

LA VEUVE DE NAPLES

Seb Le Rêveur



La Veuve de Naples

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sang Sec	4
Chapitre 2 : L'Écran de Fumée	9
Chapitre 3 : Le Sel sur la Plaie	15
Chapitre 4 : L'Audit des Ombres	20
Chapitre 5 : La Meute de Verre	25
Chapitre 6 : Asphalte Brûlant	29
Chapitre 7 : La Madone des Ruines	36
Chapitre 8 : Le Parricide Lent	42
Chapitre 9 : Deuil de Soie	48
Chapitre 10 : Chasse à Courre	55
Chapitre 11 : La Dernière Cène	60
Chapitre 12 : L'Encens et le Plomb	67
Chapitre 13 : Le Poids de la Lignée	72
Chapitre 14 : Ciel de Soufre	77
Chapitre 15 : L'Héritage de Cendre	84

Chapitre 1

Le Sang Sec

L'odeur du lys blanc se mêlait à celle de la cire fondue et à la charogne qui commençait son œuvre sous le maquillage funéraire. Salvatore était immobile dans l'acajou, la peau tendue sur les pommettes par le froid des chambres froides. Lucia ne le regardait pas. Pour elle, un mari mort est une porte qui s'ouvre.

La nef de Santa Maria delle Anime del Purgatorio était un gouffre d'ombre. Dehors, Naples hurlait et transpirait sous un soleil de plomb. Ici, le silence pesait le poids du marbre. Lucia contourna le chœur pour atteindre la chapelle des ancêtres. La serrure était dissimulée derrière un bas-relief de crâne couronné d'or. Elle glissa ses doigts dans l'orbite vide. Un déclic. Le panneau pivota.

À l'intérieur, pas d'hosties. Juste trois registres à la couverture de cuir noirci par l'humidité des catacombes. Les noms, les pourcentages, les dettes et les trahisons impunies. La géographie du sang. Elle les serra contre sa soie de deuil.

— Tu n'as jamais aimé les chiffres, Salvatore, murmura-t-elle sans se retourner vers le cercueil. C'est le silence qui gagne toujours.

La porte s'ouvrit. Le soleil découpa leurs ombres sur le marbre. Ciro et Mimì. Des hommes pétris de bitume et de certitudes viriles. Ils marchaient avec la lenteur des prédateurs en terrain conquis. Ils venaient pour le partage des restes.

Lucia rangea les registres dans son sac et s'assit sur le premier banc, le dos droit. Ciro s'approcha le premier. Il fit un signe de croix négligé devant le bois poli.

— Une grande perte, Lucia. Salvatore était un lion.

— Les lions finissent en descente de lit, *Ciro*. Assieds-toi.

L'homme tressaillit. Le ton n'était pas celui d'une veuve à dépouiller. Il s'exécuta, imité par *Mimì* dont la respiration sifflante résonnait sous les voûtes.

— Le quartier s'agite, reprit *Mimì* en essuyant son front. Les Espagnols tâtent le terrain. Sans Salvatore pour tenir la laisse...

— La laisse a juste changé de main.

Elle ouvrit son sac. Elle ne sortit pas d'arme, mais un carnet de notes. Elle le posa sur le banc.

— *Ciro*, le mois dernier, trois convois de cigarettes ont disparu près de Pozzuoli. Tu as déclaré une saisie. Pourtant, ton beau-frère vient d'acheter une villa à Caserta. En liquide.

Le silence devint plus lourd que le cercueil. Lucia fixait *Ciro* de ses yeux de mer morte.

— Tu dois deux millions au clan. Tu les rendras d'ici lundi, ou je donne les noms de tes policiers à la section anti-mafia. Ils n'aiment pas les balances qui ne balancent pas assez.

Mimì voulut intervenir. Lucia leva une main gantée.

— Toi, *Mimì*, tu as confondu la caisse des veuves avec ton compte au casino. Trente-deux sorties non justifiées.

Elle se leva. Sa silhouette frêle dominait les tueurs cloués à leurs bancs.

— Salvatore est mort parce qu’il était devenu prévisible. Je connais chaque euro qui entre et chaque goutte de sang qui sort. Le taux de commission grimpe de dix pour cent. Pour compenser votre manque de mémoire.

Un bip électronique déchira la solennité. Giacomo, le fils, était debout près des fonts baptismaux. Dix-neuf ans, une veste en cuir blanc obscène dans ce lieu de deuil. Il tenait son téléphone à bout de bras. L’écran éclairait son visage d’une lumière bleue spectrale.

— Maman, tes cahiers n'intéressent personne, lança-t-il, la voix métallique. Regarde ça. Je suis Naples, maintenant.

Il tourna l’écran. Une vidéo tournait en boucle : une rue des Quartieri Spagnoli, une explosion brève en haute définition, une voiture de police retournée dans une gerbe d’étincelles. Au milieu de la fumée, un tag frais : un crâne couronné. Le signe de Giacomo. Le compteur de vues grimpeait comme un compte à rebours.

— J’ai déjà plus de likes que papa n’a eu de fleurs, ricana Giacomo. L’honneur, c’est l’image.

Lucia sentit un froid vif lui serrer la nuque. Giacomo ne cherchait pas le pouvoir, il cherchait le spectacle.

— Éteins ça, Giacomo. Tu attires les mouches.

— Non. J’attire les loups. Regarde-les.

Il désigna les capos d’un geste méprisant. Ciro et Mimì fixaient l’écran avec une fascination malsaine. Giacomo s’avança et posa son téléphone sur le couvercle du

cercueil, au-dessus du visage du mort. La vidéo de l'attentat continuait de profaner le silence.

— Le futur, c'est ça. Le reste, c'est de la paperasse.

D'un geste vif, Lucia saisit le téléphone et l'abattit contre le coin de l'autel. L'écran explosa. Giacomo eut un rictus ravi.

— Tu peux casser l'outil, maman. Tu n'arrêteras pas le flux.

Il se tourna vers les capos.

— Celui qui veut régner n'a pas besoin de livres. Il a besoin de couilles et de caméras. On se voit dehors.

Il quitta l'église d'un pas de conquérant. L'équilibre venait de basculer. Ciro retrouva son aplomb et regarda les débris de verre.

— Le petit a du tempérament, lâcha-t-il. On va attendre que le vent tourne avant de parler des dettes, Lucia.

— Le vent s'arrête de souffler quand je le décide.

Lucia sortit un stylet d'argent de sa manche. Elle le planta d'un geste sec dans la main de Ciro, clouant la chair au bois du banc. L'homme poussa un rugissement étouffé.

— Lundi, répéta Lucia en tournant lentement le métal. Deux millions. Ou je t'enterre avec lui, sans nom et sans tombe.

Elle retira l'arme. Le sang tacha le bois sacré.

— Sortez. L'enterrement commence. Et essuyez ce sang. C'est une maison de Dieu, pas un abattoir.

Les capos sortirent tête baissée. Lucia resta seule devant le cercueil. Elle ramassa les débris du téléphone. Le verre lui entama le doigt. Une goutte de son sang tomba sur l'autel.

— Tu as engendré un monstre, Salvatore. Je vais décider si je dois l'étouffer ou le laisser dévorer la ville pour régner sur les cendres.

Elle sortit sur le parvis. La chaleur la frappa. En bas de l'escalier, Giacomo était sur son scooter, entouré d'une meute en survêtements. Les moteurs vrombrissaient. Giacomo leva deux doigts à son front en un salut moqueur avant de cabrer sa machine et de disparaître dans le labyrinthe des ruelles.

Le prêtre sortit, l'air égaré, balançant son encensoir.

— Doit-on commencer, Madame ?

— Oui, dit Lucia. Enterrez le passé. Moi, je vais m'occuper de l'avenir.

Elle descendit les marches, silhouette noire fendant la lumière. Elle savait que la première règle du commerce est de savoir quand liquider un stock défectueux. Même s'il portait son propre nom. Elle ne pensait plus à son mari, ni à la mort. Elle pensait à la prochaine étape. On ne solde pas une dette familiale avec des larmes. On l'efface.

Chapitre 2

L'Écran de Fumée

Le bourdonnement n'est pas celui des mouches, bien qu'elles tournent déjà autour des bennes du Vico Tre Re. C'est un sifflement de haute fréquence, un frelon de carbone et de plastique qui découpe l'air au-dessus du linge sale. En bas, l'asphalte sue une huile noire. Un soleil blanc, une lumière de salle d'interrogatoire, plaque les ombres au sol.

Giacomo est assis sur le rebord d'une terrasse, à l'abri d'un muret de briques effritées. Ses yeux sont rivés sur la tablette. En 4K, la misère des Quartieri Spagnoli ressemble à un décor de cinéma de luxe. Il voit tout : les dalles de pierre de lave disjointes et la cible.

Mimmo « Le Boiteux » sort de la boulangerie, un sachet de papier gras à la main. Mimmo est un vestige, un homme de l'époque où l'on murmurait les noms dans les arrière-boutiques. Il ne sait pas qu'il est devenu un contenu. Il ne sait pas qu'il va devenir viral.

— Enzo, prêt ? murmure Giacomo.

À côté de lui, Enzo filme Giacomo en train de piloter. Le "making-of" du châtiment. Giacomo ne voit que les chiffres qui défilent sur le moniteur : l'altitude, la vitesse du vent, l'autonomie. Le sang, lui, n'est pas encore comptabilisé.

— La lumière est parfaite, dit Giacomo. On aura les reflets sur les douilles.

Lucia, sa mère, parle toujours de silence, de "faire les choses proprement". Pour elle,

un meurtre réussi est un dossier qui prend la poussière. Pour Giacomo, c'est une opportunité de marque. Une démonstration de force qui doit être vue de Scampia jusqu'à Salerne avant même que le corps ne refroidisse.

En bas, deux ombres déchirent le silence sur un T-Max noir. Pas de plaque. Casques intégraux. Le drone descend de quelques mètres. Giacomo ajuste le cadrage. Il veut le gros plan sur le visage de Mimmo au moment de l'impact.

Le premier coup part. Un claquement sec. Mimmo sursaute. Le sachet de pain tombe. L'huile de la focaccia tache le pavé. Le deuxième coup frappe la poitrine. Le tireur descend, s'approche, et vide un chargeur de 9mm parabellum, dont le numéro de série a été effacé à l'acide, dans la tête. La ponctuation nécessaire. Le point final.

Giacomo fait pivoter le drone. Il filme le sang qui serpente entre les pavés comme un ruisseau noir sous le soleil aveuglant.

— C'est bon, dit-il. Coupe.

À Posillipo, la villa est une forteresse de marbre. L'air conditionné y gèle les pensées. Lucia est assise sur la terrasse face à la mer qui brille comme une lame de rasoir. Devant elle, un café noir, sans sucre. L'amertume est le seul goût qu'elle tolère. Elle porte un deuil de soie noire et de silence. Elle est le calme qui suit l'explosion.

Son téléphone vibre. Elle ne décroche pas. Dans cette ville, les nouvelles voyagent plus vite que les balles. Un bruit de semelles en cuir sur le marbre signale l'arrivée de Giacomo. L'odeur de la sueur et de l'adrénaline entre avec lui.

— C'est fait, maman.

Il pose son téléphone sur la table. La vidéo tourne déjà en boucle sur Telegram.

— Mimmo ne boitera plus, ajoute-t-il avec un sourire qui ne touche pas ses yeux.

Lucia lève les yeux sur son fils. Elle voit l'arrogance de son père, mais elle voit aussi une faille : le besoin d'être regardé.

— Tu as fait du bruit, Giacomo.

— Le bruit, c'est le respect, réplique-t-il. On a fait deux millions de vues en une heure. Les gamins postent le drapeau du Système en commentaire.

Lucia boit une gorgée. L'amertume lui tapisse la gorge.

— Un roi ne demande pas de likes, Giacomo. Aujourd'hui, tu n'as pas restauré l'honneur. Tu as donné une raison aux procureurs de sortir de leur sommeil. Tu as transformé un règlement de comptes en spectacle de foire.

— On n'est plus en 1980 ! La discrétion, c'est pour les perdants.

Lucia repose sa tasse. Le tintement de la porcelaine est le seul bruit dans le salon glacial.

— La nouvelle guerre se gagne avec des chiffres, pas avec des caméras. J'ai passé la matinée à déplacer quatre millions d'euros sur des comptes dont tu ne connais pas l'existence. Des comptes qui paient les flics qui te permettront, peut-être, de dormir dans un lit ce soir. Cette vidéo est une signature. En signant ton crime, tu as signé ton mandat de dépôt.

Giacomo se lève brusquement. Sa chaise racle le marbre.

— Tu as peur. Depuis que papa est parti, tu es devenue une comptable. Le Système a besoin d'un chef, pas d'une veuve qui pleure sur ses registres.

— Va te doucher, Giacomo. Tu sens la rue. Et la rue finit toujours par puer.

Il s'en va, claquant la porte-fenêtre. Lucia reprend son téléphone. Elle compose un numéro qu'elle connaît par cœur.

— Pronto, dit une voix d'homme.

— C'est Lucia.

— J'ai vu la vidéo, dit l'homme. C'est un désastre. Le ministre appelle toutes les vingt minutes. On ne peut pas couvrir ça. C'est trop... visuel.

— Je sais. Je ne vous demande pas de couvrir. Je vous demande de retarder les perquisitions de quarante-huit heures.

— Quarante-huit heures ? C'est beaucoup.

— Vous aurez un coupable. Un vrai. Vous aurez les armes et les drones. Laissez-moi juste le temps de protéger ce qui doit l'être.

— Et Giacomo ?

Lucia regarde le soleil qui descend vers Ischia. La lumière devient rouge. La couleur de la transaction.

— Giacomo est mon fils, dit-elle.

Elle ne prononça pas le mot héritier. Au téléphone, le silence de Lucia valait tous les

actes de décès.

Elle monte à l'étage. Elle entend la musique forte de Giacomo qui célèbre sa gloire numérique, ignorant que chaque pixel est une flèche pointée vers sa poitrine. Lucia entre dans son bureau, une pièce qui sent le papier vieux et l'encre. Elle ouvre son coffre-fort et en sort un registre noir. Le vrai cœur du Système.

Elle y inscrit le nom de Mimmo. Une croix à côté. Puis elle inscrit la date. Dans la colonne des pertes, elle n'écrit pas le montant détourné par le Boiteux. Elle écrit le nom de son fils.

Elle passe ses appels. Pas à des tueurs, mais à des banquiers au Luxembourg et des agents à Dubaï. Le Système doit survivre. Si le prix est le sacrifice de l'enfant qui porte son nom, elle le paiera.

La descente vers les sous-sols de la villa est un voyage dans l'humidité qui suinte des fondations. Giacomo est assis sur une chaise en bois, les mains liées. Ses vêtements de marque semblent grotesques dans ce décor de catacombes. Quand il voit sa mère entrer, une lueur d'espoir traverse son regard.

— Maman... je voulais juste...

— Tais-toi, Giacomo.

Lucia s'arrête à deux mètres de lui. L'amour maternel a été remplacé par une analyse comptable.

— Tu as posté cette vidéo à 18h42. À 20h00, la police a fait une descente chez les Esposito parce qu'un de tes « fans » a reconnu un coin de rue sur ton film. Tu as

acheté cent mille vues. Sais-tu combien elles m'ont coûté ? Six millions d'euros.

Elle fait un pas de plus.

— Tu penses que ton drone est puissant ? Le monde numérique repose sur des doigts, Giacomo. Les pouces pour liker, les index pour scroller.

Elle se détourne vers l'ombre où attend Ciro. L'homme s'avance avec une pince de mécanicien lourde, tachée de graisse.

— Ciro. Assure-toi qu'il ne puisse plus jamais tenir un téléphone.

Lucia entame la remontée des marches. Le premier cri déchire l'humidité du sous-sol. Un son sec, sans filtre, sans musique de fond. Elle ne bronche pas. Chaque marche l'allège d'un poids.

De retour dans son bureau, elle reprend son stylo d'une main ferme. Elle trace une ligne rouge sous les pertes de la soirée. Elle ferme le registre noir. Le bruit du cuir qui claque contre le bois de la table est le dernier mot de l'histoire.

Chapitre 3

Le Sel sur la Plaie

Le soleil de quatorze heures n'était pas une lumière, c'était une sentence. À Posillipo, les villas s'accrochaient à la falaise comme des berniques sur une coque rouillée, mais ici, chez les Segre, le marbre blanc de la terrasse semblait avoir été poli par la haine elle-même. Lucia ne transpirait pas. Elle portait le deuil comme une armure de soie, un noir si profond qu'il absorbait la réverbération aveuglante de la Méditerranée.

Sur la table en fer forgé, un registre était ouvert. Des colonnes de créances de sang, le détail du blanchiment de Salerne, le squelette de l'empire mis à nu. Lucia posa sa main sur la page. Sous ses doigts, elle sentait le poids des vies achetées et vendues. L'odeur du café brûlé s'élevait de la petite tasse en porcelaine, se mêlant au parfum âcre des pins parasols.

Le vrombissement arriva d'en bas. Un moteur suralimenté, un déchirement dans le silence de plomb de la côte. Puis le crissement des pneus sur le gravier de la cour d'honneur.

Giacomo n'utilisait jamais l'entrée de service. Il aimait le fracas.

Lucia ne leva pas les yeux. Elle tourna une page. Le papier froissa, un bruit de vieux linceul. Elle entendit les pas de son fils sur les marches de marbre. Des pas rythmés par le claquement de ses baskets à mille euros qui n'avaient jamais connu la boue des ruelles mais qui piétinaient déjà les traditions. Il entra sur la terrasse, apportant avec lui une odeur de tabac froid et de parfum de synthèse. Il ne retira pas ses lunettes de soleil.

— Tu m’as fait appeler, dit-il.

Lucia finit par lever les yeux, non pas vers lui, mais vers l’horizon où le Vésuve surveillait leurs petites tragédies.

— On ne construit pas un empire sur du bruit, Giacomo, dit-elle enfin. Sa voix était basse, un murmure de velours et de verre pilé.

— Les chiffres, maman. Toujours les chiffres. Tu comptes les échéances pendant que Naples attend un roi.

— Les juges adorent ton compte Instagram, Giacomo. Ça leur évite de payer des indicateurs. Tu penses que c’est de la force ? C'est une invitation à la morgue.

Giacomo se pencha sur elle. L’insécurité qu’il masquait par son arrogance transparaissait dans la crispation de sa mâchoire.

— C’est du respect, répliqua-t-il. Les gamins des quartiers voient les flammes, ils voient que les Segre n’ont pas peur. Ton mari est mort en comptant ses bénéfices dans une arrière-boutique. Moi, je mourrai sous les projecteurs.

— Ton père est mort parce qu’il a fait une erreur, pas parce qu’il était discret. L’erreur, c’est de croire que le pouvoir appartient à celui qui crie le plus fort. Le pouvoir appartient à celui qui détient la dette de l’autre. Et tes vidéos ne créent que de la dette de sang.

Elle referma le registre. Le bruit sourd de la couverture de cuir contre le bois de la table sonna comme un couperet.

— Arrête ça. Maintenant. Dissous tes petits commandos de caméramans. Les comptables du clan cherchent des économies. Ne deviens pas une charge.

Giacomo se redressa brusquement. Son visage était un masque de fureur contenue. Il sortit un Glock de sa ceinture. Le geste fut si rapide qu’il semblait chorégraphié. Sans

viser, il tira.

Le premier coup de feu déchira l'air. La caméra d'angle explosa dans un nuage de plastique. Lucia ne cilla pas. Elle ne bougea pas un cil, ses mains restant croisées sur le registre noir. Giacomo se déplaça avec une agilité de prédateur, tirant à nouveau. Un deuxième œil électronique fut réduit au néant. Puis un troisième. La fumée bleue de la poudre flottait entre eux, piquante, sacrilège.

Il revint vers elle, le canon encore fumant.

— Tu viens de signer ton acte de décès, Giacomo, dit-elle sans émotion.

Giacomo ne répondit pas. Il ramassa la douille chaude sur le marbre et la posa sur le registre, comme un point final. Il récupéra son arme et se détourna. Lucia resta seule sur la terrasse. Elle reprit sa tasse de café. Il était froid. À l'autre bout de la propriété, elle entendit le moteur de la voiture hurler tandis qu'il quittait la villa, une traînée de poussière s'élevant derrière lui comme un signal de guerre.

— Appelle les banquiers de Lugano, dit-elle simplement à l'ombre de Don Carmine qui venait d'apparaître. Et préviens les garçons de la Sanità. Si Giacomo veut faire de la mise en scène, nous allons lui donner un décor qu'il n'oubliera pas.

Le soir tomba sur la baie comme un linceul violet. Dans son bureau, Lucia avait fait disposer trois téléphones jetables sur le bois sombre. Soudain, une notification retentit sur la tablette restée allumée sur le canapé.

Une vidéo en direct.

L'image était granuleuse, éclairée par les néons blafards d'un entrepôt sur le port. On

y voyait Giacomo. Il tenait un bidon d'essence. Derrière lui, trois hommes étaient ligotés, des sacs de jute sur la tête. C'étaient les collecteurs de Lucia, ceux qui géraient les succursales du Nord.

— Maman, dit Giacomo face caméra, un sourire carnassier aux lèvres. On ne compte plus les centimes, on compte les secondes qui restent.

Il renversa le liquide sur le premier homme. Le bruit du carburant frappant le sol était amplifié par le micro, un son visqueux, obscène. Lucia regardait l'écran, son visage de marbre ne trahissant rien, mais ses ongles s'enfonçaient dans sa paume.

— Regarde maman, dit Giacomo avec une légèreté enfantine en approchant son briquet. C'est ton bilan de fin d'année qui brûle.

Il lâcha la flamme.

L'image devint une explosion d'orange. Giacomo se tourna vers la caméra, son visage illuminé par le brasier. La vidéo coupa. Écran noir.

Dans le bureau, Don Carmine se signa. Lucia se leva et alla vers la fenêtre. Au loin, vers les docks, une lueur rougeoyante perçait la nuit.

— Enzo, appela-t-elle.

— Signora ?

— Contacte le préfet. Donne-lui l'adresse exacte de l'entrepôt. S'il veut être une star, qu'il apprenne ce que c'est que d'avoir un public qui porte des menottes.

Elle se rassit et ouvrit son registre à une page vierge. Elle prit sa plume et nota un seul chiffre dans la colonne des pertes.

— La guerre civile ne se gagne pas dans les rues, Carmine, dit-elle en trempant sa

plume dans l'encre noire. Elle se gagne dans le silence des coffres-forts. Mon fils a choisi le feu. Je choisis le gel.

Elle se remit au travail. La comptabilité de la vengeance était une science exacte. Elle savait déjà quel serait le prochain poste de dépense : une pierre tombale. Restait à savoir quel nom elle y ferait graver en premier.

— Enzo, une dernière chose. Coupe l'électricité dans la villa. Je veux que tout le monde apprenne à voir dans le noir. C'est là que les affaires commencent vraiment.

La lumière s'éteignit. Dans l'obscurité, les yeux de Lucia brillaient comme ceux d'une louve. Elle ne voyait plus son fils. Elle voyait un passif qu'il fallait solder. Le schisme était consommé.

Chapitre 4

L'Audit des Ombres

L'humidité stagnante de dix heures transformait déjà les chemises en linceuls poisseux collés aux omoplates. Lucia ne cillait pas. Elle portait son deuil comme une armure de soie lourde, tandis que la canicule faisait vibrer l'asphalte des Quartieri Spagnoli en une fatigue organique qui semblait épuiser jusqu'aux pierres. Dans sa main, un verre d'eau glacée. La condensation perlant sur le cristal était la seule trace de vie dans cet univers de marbre et de rancœur anthracite.

À l'intérieur, le salon de la villa Posillipo était un caveau climatisé. Lucia se détourna de la baie vitrée. Ses yeux, deux éclats d'obsidienne, se posèrent sur Ciro. Le comptable n'était pas un tueur, mais un rongeur de bilans, le dos voûté par trente ans de secrets fiscaux. Il transpirait l'encre et la peur.

— Lis, ordonna Lucia. Sa voix était un froissement de papier sec.

— C'est l'anarchie numérique, Donna Lucia. La dernière vidéo de Giacomo a provoqué une émeute de gamins à la Sanità. Ils ont bloqué le convoi de cigarettes de ce matin pour prendre des selfies devant les camions. On a perdu la cargaison et deux chauffeurs ont fini à l'hôpital. Pour eux, c'est un jeu. Pour nous, c'est une hémorragie.

Lucia ne sourit pas. L'arrogance de son fils commençait à coûter plus cher que son sang.

— Qui l'encourage ?

— Les lieutenants s'y mettent tous. Mimmo 'o Verre, Tonino le Boiteux, les frères de

la Sanità... Ils « likent », ils partagent, ils pensent que Giacomo est le nouveau vent. Ils voient la gloire, ils oublient le prix du pain.

— Ils ont faim de gloire ? demanda Lucia. Donnons-leur le jeûne.

Elle s'approcha de l'écran. Le grand livre de comptes de la Camorra s'y étalait, une nébuleuse de sociétés-écrans basées à Malte ou au Delaware.

— Mimmo, Tonino, les frères... Coupe tout, Ciro. Les cartes de crédit, les comptes de frais, les accès aux coffres de transit. Je veux que d'ici midi, leurs signatures ne valent plus le prix du papier sur lequel elles sont écrites. Bloque aussi les fournisseurs de la boîte de nuit des Esposito. Qu'ils servent de l'eau du robinet dans des verres sales ce soir.

Ciro tapa frénétiquement. Le cliquetis des touches résonnait comme une salve de mitrailleuse étouffée. Dans le monde de Lucia, la violence était une maintenance clinique.

Au Bar del Sole, la chaleur était une chape de plomb liquide. Mimmo 'o Verre était assis sous l'image décolorée de Padre Pio. Son téléphone vibra. Un SMS de sa banque. Un refus. Un autre. Pasquale, le patron, essuyait un verre avec un chiffon grisâtre, évitant soigneusement de croiser son regard. À Naples, quand un homme cesse de vous regarder, c'est que vous êtes déjà un fantôme.

— Un café, Pasquà. Sur l'ardoise.

— L'ardoise est fermée, Mimmo. On m'a appelé. La Dame en noir.

Le nom refroidit l'air de dix degrés. Mimmo jeta sa carte Gold sur le zinc.

— Passe-la. Paye une tournée.

— Elle ne passera pas, Mimmo. Plus rien ne passe.

Soudain, la porte s'ouvrit sur deux « chemises blanches », les exécuteurs administratifs de Lucia. L'un d'eux, Salvatore, s'approcha sans un mot. Il saisit le poignet de Mimmo et le tordit avec une force de pince monseigneur. Un craquement sec d'articulation. Pas de sang, juste l'humiliation sonore devant les habitués qui fixaient désormais leurs tasses.

— Les clés de la Maserati, Mimmo. Le leasing a été dénoncé il y a dix minutes. Si tu aimes tant les vidéos de Giacomo, demande-lui de te payer le bus.

Le soir même, dans la petite salle à manger de la villa suspendue au-dessus du vide, Lucia observait Mimmo. Il était assis devant une assiette de lapin froid, les épaules brisées. Donato, que l'on appelait « Le Boucher », se tenait dans l'ombre, ses mains larges comme des battoirs reposant sur le dossier de la chaise.

— Tu as une belle plume sur Internet, Mimmo, murmura Lucia. « La vieille garde doit laisser la place ». C'est presque de la poésie.

— C'était l'alcool, Donna Lucia... Les jeunes...

— Tes mains ont trop applaudi, Mimmo. Elles ont besoin de repos.

Elle fit un signe à Donato. Ce fut une violence de gestion. On n'entendit pas de cri, seulement le sifflement de l'air expulsé par les poumons et le bruit sourd d'un corps que l'on traîne. Lucia ne détourna pas les yeux de la mer, dont le bleu virait à un noir

d'encre de seiche.

Le point de rupture se produisit à l'église de Santa Maria del Carmine. Lucia y attendait, seule dans le premier rang, baignée dans une pénombre de basalte. Le fracas de la porte annonça Giacomo. Il entra, instable, le regard dilaté par la rage et la cocaïne. Il tenait un Beretta, mais son bras tremblait.

— Tu m'as ruiné ! hurla-t-il, sa voix ricochant contre les voûtes séculaires. Les hommes me lâchent ! Don Alfonso ne répond plus !

Dans un accès de spasme, il balaya un lourd porte-cierge votif. Le fer frappa le marbre dans un fracas blasphématoire, les flammes s'éteignant dans un dernier souffle de suie.

— Tu n'es qu'une relique, Maman ! Je vais te supprimer et reprendre ce qui m'appartient !

Lucia se leva lentement. Elle ne recula pas d'un millimètre face au canon pointé sur son front. Son visage était une table de loi immuable.

— Ce qui t'appartient, Giacomo, c'est ce que je décide de te laisser. Tu voulais la lumière ? Regarde-la s'éteindre.

Elle sortit son téléphone et montra un écran de surveillance en direct : sa villa privée, ses serveurs de crypto-monnaies, ses entrepôts. Un à un, les flux passaient au rouge.

— J'ai fermé le robinet, mon fils. Tes followers ne mangent pas de pixels. À cette heure, tes derniers fidèles négocient déjà le prix de ta tête avec les banquiers de la zone Nord.

Giacomo brisa un second objet, un vase d'autel, les éclats de porcelaine volant comme des projectiles inutiles. Il pointa l'arme contre la tempe de sa mère, le chien armé.

— Donne-moi les codes d'accès !

— Si tu tires, tu confirmes ta faillite. Je suis la seule signature qui empêche cette ville de te dévorer vivant.

Le bras de Giacomo retomba. La réalité comptable venait d'assommer ses illusions héroïques. Il s'effondra sur les dalles froides, pleurant des larmes de rage impuissante au milieu des débris sacrés.

Lucia lissa sa robe de soie. Elle fit un signe à Michele, posté dans l'ombre du confessionnal.

— Ramasse-le. Dépose-le à la frontière de la province avec un billet de train. S'il revient, qu'on lui applique le tarif des créances irrécouvrables.

Elle sortit de l'église sous un ciel d'anthracite. La chaleur était enfin tombée, laissant place à un froid de cave. Le silence de la tradition recouvrait à nouveau Naples. L'audit était terminé. Les comptes étaient exacts.

Chapitre 5

La Meute de Verre

Le soleil de juillet sur Naples n'est pas une lumière, c'est une punition. Il pèse sur les nuques, liquéfie le goudron et fait remonter des égouts une odeur de marée morte. Dans les Quartieri Spagnoli, l'air est si épais qu'on pourrait le trancher au surin.

Giacomo fixa son reflet dans le chrome d'un T-Max. Dix-neuf ans. Un visage de prince byzantin mangé par une barbe de trois jours. Derrière lui, la paranza attendait, nerveuse. Ciro ne quittait pas des yeux l'écran de son iPhone.

— On est en direct ? demanda Giacomo.

— Cinq mille spectateurs. Ils attendent le feu.

Giacomo regarda la vitrine de la bijouterie Valenti. Derrière le verre blindé, des rivières de diamants reposaient sur du velours bleu. Pour lui, ce n'était pas de l'or. C'étaient des munitions pour sa légende. La police avait été payée pour s'offrir un angle mort de vingt minutes ; l'espace était libre.

— Casques.

Le clic des visières fut le seul signal. Ils traversèrent la rue en meute. Giacomo maniait une masse de chantier. Pas d'arme à feu. Le bruit d'une détonation attire les gyrophares ; le bruit du verre qui éclate attire les followers.

Le premier coup fit trembler le trottoir. Au troisième, le verre céda dans un gémissement cristallin, s'effondrant en une pluie de cubes inoffensifs. Giacomo sauta par-dessus le comptoir et écrasa le visage de l'orfèvre contre le bois précieux. Le

craquement du nez fut étouffé par l'alarme.

— Le code, murmura Giacomo.

— Je... j'ai rien...

Giacomo approcha la flamme d'un briquet de l'œil de l'homme.

— Le temps, c'est pour les vieux, papa. Moi, je suis pressé.

L'homme hurla les chiffres. Pendant que la bande vidait les plateaux, Ciro tournait autour de la scène, cherchant les angles, la lumière, le sang qui contrastait avec l'éclat des saphirs. Giacomo ne prit rien pour lui. Il ramassa une poignée de Rolex et sortit sur le trottoir. La rue était pleine. Des adolescents filmaient. Giacomo leva les mains et jeta les montres dans la foule.

— C'est à vous !

Ce fut l'émeute. Une ruée sauvage pour attraper un morceau de rêve. Sous le chaos, les motos s'engouffrèrent dans les veines étroites des Quartieri.

À cinq kilomètres de là, dans la villa de Posillipo, le silence était de marbre. Lucia était assise devant ses grands livres comptables. Sur son iPad, la vidéo tournait en boucle. Elle voyait les yeux de son fils. Son mari tuait pour le pouvoir ; Giacomo tuait pour l'image.

On frappa à la porte. Don Salvatore entra.

— Le gamin a brûlé les réserves de la zone Nord, dit-il. Les fournisseurs veulent du cash, pas des likes.

Lucia mit la vidéo sur pause.

— Il cherche l'adoration, Salvatore. Un saint que l'on peut scroller.

— Les saints finissent sur une croix. Il a braqué des commerces sous protection. Les autres familles croient qu'on a perdu le contrôle de notre sang.

Lucia regarda la Méditerranée, plate et indifférente.

— Donnez-lui de la corde. Laissez-le croire qu'il est le roi. Laissez-le monter si haut que, quand il tombera, le bruit de sa chute couvrira celui de ses vidéos. Et coupez l'approvisionnement des quartiers qui le soutiennent. On ne peut pas adorer un dieu quand on a l'estomac vide.

Le lendemain, l'apothéose eut lieu à la Banco di Napoli. Giacomo entra en fracassant la façade avec un 4x4. Il marchait sur le cristal, sa GoPro fixée au torse. Il ne s'intéressa pas au coffre. Il saisit les dossiers des prêts et des hypothèques, puis y mit le feu.

— Ce soir, Naples n'a plus de dettes ! cria-t-il à la caméra.

Soudain, les sirènes se turent. Un silence de mort envahit le hall calciné. Lucia entra par la brèche de la vitrine. Elle marchait sur le verre pilé avec une grâce glaciale.

— Tu brûles du papier, Giacomo, dit-elle. Mais la dette est dans le sang.

— Ce nom est un suaire ! Je suis un incendie !

Lucia posa ses doigts gantés sur le casque de son fils.

— Un incendie finit par manquer de bois. Et il ne reste que la cendre.

Elle se tourna vers Ciro.

— Éteins ça, petit. Le spectacle est fini.

Ciro vit les ombres postées aux sorties. Des hommes en costume sombre, armés de fusils à pompe. Pas des policiers. Des nettoyeurs. La Meute de Verre se brisa instantanément. Le prestige du direct s'effaça devant la réalité de l'acier.

— Moretti et les autres t'offrent cette banque, Giacomo, murmura Lucia. C'est ton cadeau d'adieu. Tu seras un héros pour les gosses, mais tu n'as plus un allié. Tu es

seul avec ton public. Et un public finit toujours par vouloir voir le héros mourir. Pour de vrai.

Giacomo s'élança sur son scooter, fuyant à travers la vitrine brisée, suivi par ses garçons dont l'arrogance s'était muée en terreur. Lucia resta seule dans le hall en feu. Elle regarda les dossiers se consumer. Aucune pitié. Juste une équation résolue.

Elle sortit et remonta dans sa berline. Derrière elle, une détonation sourde marqua la fin de la scène. Dans la voiture, elle ouvrit son livre de comptes. D'une écriture fine, elle raya la ligne de Giacomo. Elle ne ressentait pas de tristesse, seulement la satisfaction d'un inventaire exact.

La Mafia ne fait pas de poésie, elle fait de la gestion. Lucia referma le livre. Elle n'avait pas perdu de fils, elle avait juste équilibré la balance.

Chapitre 6

Asphalte Brûlant

Naples ne respirait plus. Elle haletait, étouffée par une chape de plomb qui faisait fondre le goudron sous les semelles et piquait les yeux d'une sueur acide. Au Molo Siglio, l'air était une soupe épaisse de gazole lourd et de sel de roche, une puanteur organique que la mer recrachait sur les quais comme une charogne dont elle ne voulait plus.

Enzo « Il Bue » s'essuya le front avec un mouchoir en soie noire déjà saturé. Derrière lui, les grues immenses découpaient le ciel de craie, squelettes de ferraille surplombant la charogne du port. Il y avait là quatre hommes, des anciens, des ombres immobiles qui savaient que dans ce métier, le bruit est une condamnation.

Le container 402 glissa avec un grincement de métal qui déchira le silence poisseux. C'était le chargement de Lucia. La Veuve. Un nom que les dockers ne prononçaient qu'en fixant la pointe de leurs bottes.

— Le sceau est intact, murmura le Maigre, dont le visage grêlé semblait s'effriter sous la lumière crue.

Enzo ne répondit pas. Il fixa le plomb. Ce petit morceau de métal était la promesse de Lucia aux familles de l'ombre : la continuité, la comptabilité, le silence.

— Ouvre, ordonna Enzo.

Le coupe-boulon claqua comme un os qu'on brise.

C'est alors que le bourdonnement commença. D'abord un insecte lointain, puis une meute hurlante. Au bout de l'allée formée par les parois rouillées, des points noirs s'agitaient. Des T-Max. Leurs moteurs ne ronronnaient pas, ils crachaient une fréquence agressive, étrangère au rythme lent de la ville.

— Giacomo, souffla le Maigre.

Il ne disait pas « le fils ». Il nommait la maladie.

Les scooters entrèrent dans la zone de déchargement en cercle, comme des requins autour d'une baleine échouée. Les pilotes ne portaient pas de complets sombres, mais des survêtements de marque aux couleurs néon. Sur leurs casques, les lentilles froides des GoPro captaient chaque seconde. La poussière s'éleva, créant un brouillard de gomme brûlée. Enzo resta immobile, le pouce accroché à la crosse froide de son Beretta.

Un scooter se détacha. Giacomo ne descendit pas. Il laissa la vibration nerveuse de sa machine entre ses jambes et releva sa visière. Ses yeux étaient ceux de Lucia, mais vidés de sa patience séculaire.

— Zio Enzo, lança Giacomo. Sa voix était une mélodie stridente répercutée par le fer des containers. On dirait que t'as chaud. C'est le poids des secrets de ma mère ou juste l'âge ?

— Giacomo, rentre chez toi, répondit Enzo, la voix sourde. Ta mère t'attend pour le café. On ne joue pas ici. C'est le gagne-pain de la famille.

Giacomo éclata d'un rire sans joie. Derrière lui, ses *guaglioni* brandissaient leurs smartphones, cadrant la scène avec une précision de réalisateurs.

— La famille, c'est un musée, Enzo. Et le gardien est mort. Regarde autour de toi. Le

monde nous regarde en direct. On ne cache plus rien. On prend, et on pisse sur ceux qui se cachent.

— Tu parles trop, petit, dit Enzo. Le respect est ce qui nous sépare des animaux de la rue.

— Le respect, c'est ce que les vieux ont inventé pour ne pas se faire égorger par les jeunes, cracha Giacomo.

Il fit un geste désinvolte. La violence ne fut pas un dialogue, mais une rupture de la physique.

Un gamin, à l'arrière d'un scooter, sortit un pistolet-mitrailleur compact de sous sa veste. Une ferraille d'Europe de l'Est, courte, nerveuse. Le premier impact frappa le Maigre au visage. Son crâne explosa contre la paroi du container dans un bruit de pastèque fracassée. Le sang, d'un rouge noir sous le zénith, repeignit le métal rouillé.

Enzo plongea sous le châssis d'un camion tandis que le bitume sautait sous les impacts. Les balles ricochaient avec des sifflements de serpents en colère.

— Filmez tout ! hurlait Giacomo. Qu'ils voient le sang des dinosaures !

Les hommes d'Enzo tentèrent de répondre, visant les poitrines avec une précision d'anciens, mais on ne combat pas une nuée de frelons avec des pierres. Les jeunes ne cherchaient pas l'abri. Ils slalomaient, tiraient à l'aveugle, ivres de leur propre immortalité numérique. Un deuxième homme s'effondra, les mains inutilement plaquées sur ses entrailles. Un gosse de seize ans se prit en selfie devant son agonie.

Giacomo descendit de son scooter, marcha vers le container ouvert et entailla un sac de son couteau. La poudre blanche se déversa, se mélangeant au sang du Maigre pour former une boue rosâtre, une traînée hideuse sous le soleil de plomb.

— Regardez ça, dit-il à sa caméra. C'est ça, leur Dieu. De la merde blanche pour des nez bouchés.

Il cracha sur le tas. Ce n'était pas un vol, c'était un message.

— Enzo ! cria-t-il. Dis à ma mère que le port a changé de propriétaire. Dis-lui que l'ombre est pour les cafards. Nous, on veut la lumière. Même si elle brûle.

Le vacarme des moteurs reprit, plus fort. En quelques secondes, ils disparurent dans le dédale des docks, ne laissant derrière eux que le cliquetis des douilles chaudes sur le sol.

Enzo se releva lentement. Il ne regarda pas ses morts. Il s'approcha du container ruiné. L'empire physique de Lucia, celui des kilos et des douanes, venait de se fissurer. Ce n'était plus une question d'argent, mais de réalité. La rue appartenait désormais à ceux qui savaient la mettre en scène.

Il composa le numéro privé. Lucia répondit à la première sonnerie. Elle ne dit rien. Elle attendit.

— C'est fait, dit Enzo. Trois à terre. Le chargement est souillé.

— Et lui ?

— Il a filmé, Lucia. On est sur tous les écrans. On ne ressemble plus à des loups. On ressemble à des proies.

Un silence dense s'installa, seulement rompu par le ressac de la mer contre le béton.

— Rentre, Enzo, dit enfin Lucia. Et laisse les morts là-bas. Le soleil finira le travail.

Une heure plus tard, dans la fraîcheur chirurgicale de sa villa du Vomero, Lucia était assise face à la baie vitrée. Elle ne regardait pas la mer, mais l'écran de sa tablette. Elle fixait le visage de Giacomo, souriant à l'objectif, son pistolet-mitrailleur en bandoulière comme un accessoire de mode.

Enzo entra. Sa chemise claire était constellée de taches sombres. Il portait sur lui l'odeur du port : le sel et la mort fraîche.

— Ils l'ont brûlé, Lucia, dit-il. Ils ne voulaient pas la marchandise. Ils voulaient les images.

Lucia se leva. Elle lissa sa robe de soie noire, ses pupilles réduites à deux fentes d'obsidienne.

— Giacomo ne comprend pas une chose, Enzo. Un empire ne se construit pas sur des mentions "j'aime". Il se construit sur des dettes. Et les dettes, on finit toujours par les recouvrer.

Elle sortit de son bureau un carnet relié de cuir noir. C'était là que résidait son véritable pouvoir : les noms des douaniers, les juges endettés, les politiciens documentés avec une précision comptable. L'arme atomique de l'analogique contre le digital.

— Prépare la voiture. On va à San Domenico Maggiore.

— C'est dangereux, Lucia. Ses gamins sont partout.

Elle le fixa avec un mépris glacé.

— Tu penses qu'ils vont tirer sur une mère en deuil ? Non. Ils vont filmer. Ils vont

attendre de voir ce que je vais faire. Et je vais leur donner exactement ce qu'ils veulent : un spectacle.

Enzo conduisit dans une tension palpable, serrant son arme tandis que des grappes de scooters sans plaques escortaient la Mercedes comme des charognards. Lucia ne cilla pas. Arrivée à l'église, elle s'enfonça dans l'obscurité millénaire de la nef, loin de la lumière crue de son fils. Elle y retrouva Don Alfonso dans l'ombre d'un confessionnal.

— Ton fils a frappé fort, Lucia, murmura le vieil homme.

— Un roi sans royaume est un fou avec une couronne de papier, répondit-elle. Il a tué son cousin pour un angle de caméra. Le sang est sur le bitume, Alfonso. Ce qui reste dans mes veines, c'est du poison.

Elle posa le carnet de cuir noir sur l'autel.

— Organise une réunion. Demain, aux vêpres. Je veux les chefs des cinq familles. Pas les lieutenants. Les vieux. Ceux qui se souviennent du silence. Dis-leur que s'ils ne viennent pas, la police fiscale recevra une copie de la page 42. Leurs comptes offshore n'aiment pas la publicité.

Elle quitta l'église, le dos droit. Sur le parvis, un gamin en scooter osa s'approcher, le téléphone levé.

— Eh, la Veuve ! Giacomo dit que tu devrais acheter une place au cimetière !

Lucia s'arrêta à quelques centimètres de lui. Son ombre semblait dévorer celle du garçon. Elle ne dit rien, mais le regard qu'elle lui lança était celui d'une femme qui a déjà calculé le prix de ses funérailles.

— On rentre, Enzo, ordonna-t-elle en montant dans la voiture. Et demain, fais livrer des lys blancs aux mères de tous ces garçons.

— Des lys ? Pourquoi ?

— Parce que c'est ce qu'on met sur les cercueils des innocents. Et à partir de demain, il n'y aura plus aucun innocent dans cette ville.

La Mercedes s'enfonça dans le tunnel de la Victoire. Lucia ferma les yeux. Elle ne voyait pas le visage de son fils, mais des colonnes de chiffres rouges. Des actifs à liquider. Elle savait déjà que pour sauver le clan, elle devrait arracher sa propre chair. Mais à Naples, l'amour est une forme de propriété, et Lucia ne laissait jamais personne vandaliser ce qui lui appartenait. Le chapitre de l'ombre était clos. Celui du carnage en haute définition venait de s'ouvrir. Et le soleil, impitoyable, se préparait déjà à momifier les trahisons du lendemain.

Chapitre 7

La Madone des Ruines

Le soleil de Naples n'est pas une lumière, c'est une agression. À l'entrée des catacombes de San Gaudioso, la chaleur tape sur la nuque de Lucia comme le plat d'un couperet. Elle porte le deuil comme une armure : de la soie lourde, noire, qui absorbe les cris et la sueur. Elle est un bloc de basalte déposé sur le trottoir. Indestructible, encombrante.

Elle franchit le seuil. L'air change brusquement. Les quarante degrés du bitume s'effacent devant l'haleine fétide de la terre. Ici, l'humidité est une main froide qui se glisse sous les vêtements. L'odeur est un mélange de cire d'abeille rance, de salpêtre et de cette poussière de calcium qui reste des siècles après que la chair a abdiqué. Lucia descend les marches de pierre usées, ses talons claquant sur le granit avec une régularité de métronome. Elle n'a pas pris de garde du corps. Dans ce ventre de pierre, les armes de poing ne servent à rien. On y vient pour parler à ce qui ne meurt pas.

Au fond de la galerie principale, trois ombres attendent, assises sur des chaises de paille. Don Vincenzo, Don Alfio, et le jeune-vieux, Pietro. À eux trois, ils représentent deux cents ans de silence et des milliers d'hectares de béton illégal.

— Ton fils fait beaucoup de bruit, Lucia, lance Pietro.

Pietro a trente ans, mais ses yeux sont déjà morts. Il porte un survêtement de luxe, une insulte aux cadavres qui les entourent.

— Le bruit, c'est pour les enfants qui ont peur du noir, répond Lucia. Giacomo n'a pas peur. Il veut qu'on le voie.

— On le voit trop, crache Vincenzo. Hier, une vidéo. Il tire sur la façade du commissariat. Les affaires dorment à cause de ton sang.

Lucia sent une pointe de glace dans son ventre. Elle revoit le visage de son fils, illuminé par l'écran de son smartphone, cherchant la validation de milliers d'inconnus dans le flash d'un canon. La virilité médiatique. Une maladie moderne que le vieux sang ne sait pas soigner.

— Giacomo est un symptôme, dit-elle froidement. À Naples, le futur n'existe pas. Il n'y a que des dettes qu'on rembourse. Et les comptes ne sont pas bons. Giacomo brûle le capital. La paix est devenue trop chère.

Elle s'approche de la table improvisée. Ses doigts effleurent la pierre froide.

— Je ne suis pas venue pour m'excuser. Je suis venue pour liquider. Je vous offre ses territoires. La zone Nord. La distribution. Les contrats de la baie. Tout.

Pietro ricane.

— C'est déjà à nous si on décide de le descendre.

— Parce que si vous le descendez sans mon accord, vous déclenchez une guerre de rues qui durera dix ans. Mais si c'est moi qui ouvre la porte, Giacomo sera une erreur de l'histoire. Le nom restera propre. Le sang lavera le sang, en famille.

Vincenzo prend une lente inspiration. On entend le sifflement de ses poumons encrassés.

— Et qu'est-ce que tu veux en échange ?

— L'immunité pour mes transports. Et je veux que ce soit rapide. Pas de spectacle. Le silence.

Elle récupère son sac et remonte vers la lumière. Le passage est brutal. Elle monte dans la berline blindée et ordonne au chauffeur de rentrer à la villa de Posillipo.

Salvatore l'attend sur le perron. Il sent le tabac froid.

— Il est là ? demande-t-elle.

— Dans le petit salon. Il a apporté un cadeau.

Lucia franchit le seuil. Dans le salon, un lieutenant de Giacomo, à peine vingt ans, est vautré sur le canapé en cuir blanc. Sur la table basse, un smartphone luit. La vidéo montre Giacomo brûlant un entrepôt, cocktail Molotov en main, criant face caméra que le futur n'a pas besoin de permission.

Le garçon sourit, cherchant une lueur de fierté chez la veuve. Il ne trouve qu'un abîme gris.

— Giacomo dit que c'est le début, plastronne le messenger. Que les vieux doivent payer la taxe de sortie.

Lucia avance d'un pas. Elle est si près du garçon qu'il peut sentir le parfum de rose fanée qui émane de son deuil.

— Tu parles trop, petit, dit-elle doucement. Et ton patron aussi. Salvatore, occupe-t'en.

La violence éclate sans un mot. Salvatore écrase le visage du garçon contre le dossier du canapé. Le craquement du nez est sec, net. Lucia ramasse le smartphone sans ciller.

— Ne le tue pas ici, dit-elle d'un ton monocorde. Pas sur le blanc. Ça ne part jamais.

Elle regarde Salvatore traîner le corps vers le garage, puis elle reprend la route, direction le port. Elle doit finaliser l'accord avec Don Mimmo, l'un des derniers de la vieille garde. Elle le trouve dans un hangar, le tablier de cuir taché d'écailles.

— Un beau spécimen, Lucia, dit Mimmo en éventrant un poisson de quatre kilos. Elle est ferme. Trop ferme pour mourir si tôt.

— Le poisson pourrit toujours par la tête, Mimmo. Giacomo sera au garage de la Sanità ce soir. À vingt-deux heures.

Mimmo plante son couteau dans la planche.

— C'est ton sang, Lucia. La seule chose qui reste de ton mari.

— Le nom de mon mari est une forteresse. Mon fils est en train d'en arracher les pierres. Je préfère être celle qui ferme le livre plutôt que celle qui le regarde se faire déchirer par des mains imbéciles.

Elle quitte le hangar et marche vers le bout du quai. Au loin, elle aperçoit Giacomo entouré de ses petits loups. Il tient un stabilisateur pour son téléphone, filmant une roue arrière sur un scooter volé. Ils rient. Leurs rires arrivent à Lucia comme des échos déformés. Elle remonte dans la voiture.

— Au garage, dit-elle.

L'obscurité de la Sanità l'accueille. Lucia s'assoit sur une chaise en plastique au milieu des carcasses de voitures désossées. Elle attend. Le silence est seulement interrompu par le goutte-à-goutte régulier d'un tuyau percé. Chaque goutte est une seconde qui s'écrase.

Le vrombissement d'un moteur de T-Max déchire enfin la nuit. Le rideau de fer se lève dans un grincement de métal. Giacomo entre, son casque sous le bras, un sourire arrogant aux lèvres.

— Maman ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je suis venue voir si tu savais enfin faire la différence entre un acteur et un chef, Giacomo. Tu as vendu le quartier pour des clics. Tu as invité la police à notre table. Tu as invité la mort dans ma cuisine.

Giacomo sort son téléphone, l'écran projetant une lumière cadavérique sur son visage.

— Regarde les commentaires, maman. Ils m'appellent le Roi.

— Un roi sans terre n'est qu'un fou avec une couronne de papier.

Dans les recoins sombres, les ombres bougent. Don Mimmo émerge, suivi de quatre hommes aux visages de pierre. Giacomo recule, son dos heurte son scooter.

— Maman ? C'est quoi ça ?

— Le prix de notre survie, Giacomo. Tu as voulu être une icône. Les icônes finissent toujours sur un mur, immobiles.

Elle fait un pas en arrière, s'éloignant du cercle de lumière.

— Don Mimmo. Faites en sorte que le nom ne soit pas sali. Juste le silence.

— MAMAN ! NON !

Giacomo tente de fuir, mais un colosse l'attrape par le col. Son téléphone tombe au sol. L'écran se fissure, mais les notifications continuent d'arriver, bips réguliers dans

le silence de mort. La violence est brève, chirurgicale. Un bruit de chair frappée, le souffle coupé, puis le craquement définitif de l'os contre le fer.

Lucia ne se retourne pas. Elle sort du garage alors que l'aube commence à filtrer, une lumière grise qui ne promet aucune chaleur. Elle s'approche du téléphone de Giacomo, gisant sur le sol battu. Une dernière notification apparaît : un emoji couronne.

Elle écrase l'appareil sous son talon. Le verre crisse. La lumière bleue s'éteint.

Elle monte dans sa berline. Le moteur gronde, régulier. Elle roule vers Posillipo, passant devant la Madone des Ruines qui fixe le néant. Elle ne s'arrête pas pour prier. Elle a sauvé le nom. C'est tout ce qui compte.

Elle est Lucia. La Veuve. La Reine.

Elle regarde l'horizon, là où la mer et le ciel se rejoignent dans un gris indistinct. Le sang a coulé, mais le fer est froid.

Le règne commence. Elle ne perd jamais.

Chapitre 8

Le Parricide Lent

Le bureau de Lucia était une cellule de luxe nichée au cœur de la villa de Posillipo. Dehors, le soleil de Naples frappait le marbre des terrasses avec la brutalité d'un marteau de forgeron. L'air sentait le jasmin mourant et le sel marin, une odeur de décomposition élégante. À l'intérieur, la climatisation crachait un souffle polaire qui desséchait la gorge.

Sur le bureau en acajou, le registre de cuir noir reposait à côté d'une tablette numérique à l'écran fissuré. Le sang et l'octet. Lucia ne clignait pas des yeux. Ses doigts, longs et froids, effleuraient le papier jauni où son mari, Don Vincenzo, notait les dettes d'honneur. Mais ce n'était pas le papier qui l'intéressait aujourd'hui. C'était le code.

Vincenzo était un homme de rituels, Lucia était une femme de structures. Elle avait passé la nuit à décoder la strate invisible des comptes, celle que les comptables officiels du clan ne voyaient jamais. Elle avait trouvé une adresse. Une géolocalisation.

40.8359° N, 14.2488° E.

Lucia fixa les chiffres jusqu'à ce qu'ils brûlent sa rétine. Elle connaissait ce point. C'était le virage serré de la Via Partenope, là où la voiture de Vincenzo avait été cueillie par une rafale de Kalachnikov six mois plus tôt. Elle remonta la source de l'entrée. Le fichier crypté avait été généré depuis la villa. Depuis la chambre du deuxième étage.

Giacomo.

Le silence de la pièce devint un poids. Son fils n'avait pas seulement voulu la place de son père. Il l'avait vendue. Une détonation retentit à l'extérieur. Brève. Sèche. Lucia ne bougea pas. Elle savait que c'était Giacomo sur la terrasse inférieure. Il s'entraînait au tir sur des bouteilles de Dom Pérignon vides, filmant chaque impact pour sa story. Le gamin de dix-neuf ans jouait au roi avant d'avoir appris à tenir un sceptre.

Elle se leva. Sa robe de soie noire bruissa comme une menace. Elle sortit sur la terrasse. L'éblouissement fut immédiat. Giacomo était là, une chaîne en or massif frappant son torse imberbe. Un de ses amis tenait un iPhone au bout d'un stabilisateur.

— Recommence, ordonna Giacomo. Je veux le reflet du soleil sur la douille. Ça doit être iconique.

— Giacomo, dit Lucia.

Sa voix se fit plus basse, comme un froissement de papier. Giacomo ne se retourna pas immédiatement. Il vida le chargeur. Six bouteilles éclatèrent en mille morceaux de cristal sur le marbre blanc. Il finit par se tourner vers sa mère, essuyant la sueur de son front avec le dos de sa main armée. Il afficha un sourire carnassier.

— Maman. Le deuil te rend aveugle ?

— Le deuil rend lucide, Giacomo. On voit enfin les choses telles qu'elles sont.

Elle s'approcha, ignorant le canon de l'arme qui oscillait près de ses genoux.

— Tu as fait du bon travail, continua-t-elle en désignant les débris. Mais les

bouteilles ne rendent pas les coups. Vous confondez le spectacle et la guerre.

Giacomo rangea le Glock dans sa ceinture. Il fit signe à son caméraman de s'éloigner.

— La guerre, c'est le spectacle, maman. Papa est mort parce qu'il restait caché comme un vieux comptable. Je voulais qu'on soit scalables. Je marche en pleine lumière.

— Ton père est mort parce qu'on l'a trahi, dit Lucia. Et celui qui l'a fait pensait aussi être intouchable.

Giacomo soutint son regard. Une ombre de peur animale traversa ses yeux, vite remplacée par une arrogance glacée.

— Tu devrais te reposer, Lucia. Laisse-moi gérer les comptes. C'est fatigant pour une femme seule.

Il posa une main sur son épaule. C'était une caresse qui ressemblait à une strangulation. Lucia sentit la bague de son père s'enfoncer dans sa chair à travers le tissu de sa robe.

— Je ne suis pas seule, Giacomo. Je suis l'ombre de ce clan.

Elle se dégagea avec une lenteur calculée. Elle ne dirait rien. Pas encore. La vérité était un poison qu'on versait goutte à goutte. Elle entra dans l'obscurité de la villa. Elle monta à l'étage, dans la chambre de son mari. Tout y était intact : l'odeur du tabac, les chemises empesées, le silence.

Le plan se dessinait, net comme un rasoir. Elle n'allait pas tuer Giacomo. Elle allait le vider. Elle allait saboter ses attentats, couper ses financements, transformer son fils en un paria aux yeux de la ville. Et quand il ne lui resterait plus rien, elle lui montrerait

les coordonnées GPS.

Le soir tomba, traînée de pourpre semblable à une plaie mal refermée. Lucia descendit vers la salle à manger. Giacomo entra sans retirer son casque intégral. Il le jeta sur le canapé. Il transpirait la panique.

— Pourquoi le chargement de la Duchesca n'est pas là, Mamma ? Les petits s'échauffent.

Lucia était assise dans le fauteuil voltaire, une tasse vide à la main.

— Une erreur de saisie, Giacomo.

— On n'est pas dans une banque ! On a promis la marchandise !

— On promet ce qu'on possède. Assieds-toi. On va manger.

Il s'exécuta. Le silence revint, seulement troublé par le cliquetis des couverts. Lucia servit son fils. Elle le regardait dévorer avec une sauvagerie qui la dégoûtait.

— Le sel, Giacomo, dit-elle.

Il tressaillit. Il saisit la salière en argent et la lui tendit. Lucia ne la prit pas.

— Pose-le. On ne passe pas le sel de main en main. Ça porte malheur.

Il reposa l'objet. Le cristal tinta.

— J'ai retrouvé les vieux carnets de ton père, commença-t-elle. Il y avait des localisations. Des points de rencontre. Des chiffres que l'on ne confie pas à la mémoire. 40.83. 14.24.

Giacomo s'arrêta de mâcher. Un imperceptible tressaillement agita sa paupière.

— C'est curieux, la technologie, continua Lucia. On peut envoyer quelqu'un à une mort certaine d'un simple clic. Pas de sang sur les mains. Juste des chiffres sur un écran.

Giacomo se leva brusquement, renversant son verre. La tache s'étala sur la nappe, une flaque sombre.

— Je n'ai pas le temps pour tes énigmes.

— Reste assis. La cargaison de la Duchesca ne viendra pas. J'ai prévenu les Carabinieri. Ta négligence sera pointée du doigt par le Conseil. Ils comprendront que tu es un danger.

Elle se leva et se plaça derrière lui. Elle posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient froids.

— Je sais que c'est toi qui as envoyé les chiffres, Giacomo. Je sais pour le baiser de Judas.

Giacomo ne bougeait plus. Sa respiration était devenue un sifflement court.

— Tu ne peux pas le prouver, souffla-t-il.

— Je n'ai pas besoin de preuve. À partir de ce soir, tu n'existes plus. Tu vas rester ici, dans cette villa. Tu seras mon secrétaire. Tu vas passer tes journées à recopier ces registres jusqu'à ce que tes doigts saignent.

La porte s'ouvrit. Ciro entra. Giacomo tenta de se lever, mais la main de l'exécuteur

s'abattit sur son épaule. Un os craqua. Giacomo poussa un gémissement étouffé.

— Le petit a fait une erreur de calcul, *Ciro*, dit *Lucia*.

Ciro sortit un couteau. Une lame courte, effilée. Giacomo écarquilla les yeux. D'un geste vif, *Ciro* saisit la main de Giacomo sur le bureau et trancha le tendon au-dessus du poignet. Ce fut chirurgical. Le cri fut coupé net par la main de *Ciro* qui lui broyait la mâchoire. Le sang commença à imbiber la nappe.

— C'est pour ton bien, Giacomo, dit *Lucia*. Un bon comptable ne doit pas être distrait par l'envie de s'enfuir.

Elle se dirigea vers la porte. Elle ne se retourna pas.

— Demain à six heures, on attaque le bilan. Ne sois pas en retard.

Lucia monta vers sa chambre. Elle n'était plus une mère, elle était la *Donna*. Elle éteignit la lumière. En bas, le bruit d'une serpillière indiquait que *Ciro* faisait déjà le ménage. La comptabilité était à nouveau saine. Le parricide était devenu une rente de situation. Elle s'endormit sans un remords, bercée par le ressac de la baie qui rongeaient, inlassablement, le fer des balcons.

Chapitre 9

Deuil de Soie

La villa surplombait la baie comme un œil de verre planté dans le crâne de Naples. À cette hauteur, le bourdonnement de la ville n'était plus qu'un râle lointain, un moteur qui s'étouffe contre les falaises de Posillipo. À l'intérieur, l'air climatisé découpait le salon en une banquise artificielle, un cube de glace où le temps s'était figé dans la pierre froide et la soie.

Lucia lissa sa robe de deuil. Le tissu était lourd, une soie sauvage qui accrochait la lumière rase de l'après-midi. Elle ne portait aucun bijou, à part l'alliance de son mari, passée à son majeur pour qu'elle ne glisse pas. Elle vérifia la disposition des couverts. L'argent brillait contre la nappe blanche, des rangées de lames et de dents prêtes à mordre.

— L'encens, Maria, ordonna-t-elle sans se retourner.

La vieille servante s'exécuta. La fumée bleue commença à ramper sur les dalles, lourde, suffocante. Une odeur de cathédrale et de cadavre frais. Lucia voulait cette atmosphère. Elle voulait que chaque homme entrant ici se sente comme à ses propres funérailles.

Le premier moteur se fit entendre à dix-sept heures. Ce n'était pas le grondement discret d'une berline allemande, mais le cri strident d'un T-Max débridé. Puis un autre. Giacomo arrivait avec sa cour de loups affamés, ses soldats de pixels et de poudre.

Lucia resta debout près de la fenêtre, les mains croisées sur le ventre. Elle regarda le

cortège s’immobiliser devant les grilles en fer forgé. Giacomo descendit de son scooter d'un mouvement brusque. Il portait une veste de survêtement en satin doré, une balafre de luxe tapageur sous le soleil de plomb. Son téléphone était déjà à la main, l’écran pointé vers la façade de la villa. Il diffusait en direct.

— Il est là, murmura Maria derrière elle.

— Je sais. Fais entrer les Oncles d’abord. Giacomo attendra au soleil.

Le protocole était une arme. Lucia la maniait avec une précision chirurgicale. Les Oncles entrèrent en silence. Des hommes en costumes sombres, à la peau tannée par le sel et la prison. Le silence de Vincenzo, qui fermait la marche, valait acquiescement. Ils n'aimaient pas voir une femme à cette place, mais ils détestaient encore plus le désordre que le fils semait dans les rues.

Giacomo entra dix minutes plus tard. La chaleur avait fait perler de la sueur sur ses tempes. Il garda ses lunettes de soleil, suivi de trois garçons dont les mains restaient enfoncées dans leurs sacs de marque.

— Le café est froid, Lucia, lança Giacomo en faisant le tour de la table. Sa voix rebondit sur les murs comme une balle perdue. Comme cette maison. Je vais envoyer mes propres comptables demain, repose-toi.

La menace était sous-entendue, pas hurlée. Il frôla l’épaule de Don Vincenzo. Le vieil homme ne cilla pas, mais ses doigts se crispèrent sur le pommeau de sa canne. Giacomo posa son téléphone sur la nappe, juste à côté de son assiette.

— Un million de vues en trois heures, dit-il. Tout Naples sait qui tient le pavé maintenant. On n'a plus besoin de se cacher dans les trous de souris.

— La discrétion est une monnaie que tu as déjà gaspillée, Giacomo. L’argent de tes

réseaux ne paie pas les juges. Il ne nourrit que ton ego.

— Mon ego remplit les coffres. Les commerçants paient parce qu'ils m'ont vu brûler la boutique de celui qui a refusé sur TikTok. Ils voient la flamme, ils sentent la chaleur. C'est ça, le pouvoir.

Lucia observa les Oncles. Ils mangeaient en silence.

— Le pouvoir, Giacomo, c'est quand les gens ne savent pas pourquoi ils ont peur, mais qu'ils tremblent quand même. Toi, tu leur donnes un visage. Un visage, ça se brise. Une légende, non.

Giacomo ricana. La chaise de Giacomo racla le travertin lorsqu'il se redressa. Il sortit un pistolet de sa sacoche pour le poser sur la table, à côté de son téléphone.

— Les dossiers, je les trouverai. Ou je te ferai parler. Tu es ma mère, mais tu n'es qu'une veuve. Le sang de mon père coule dans mes veines, pas dans les tiennes.

— Giacomo, dit Don Vincenzo d'une voix de papier de verre, respecte la table.

— La table est à moi, aboya le garçon.

Lucia fit un signe de la main. Le serveur commença à briser la croûte de sel du poisson avec un marteau d'argent. Les coups sourds scandaient le silence. *Bang. Bang. Bang.*

— Je n'ai pas faim, cracha Giacomo.

— Tu n'as pas faim parce que tu es plein de vent. Tu as mangé l'air de la ville et tu penses être rassasié. Mais regarde tes hommes.

Elle désigna les trois gamins derrière lui. Ils regardaient le poisson avec une avidité animale. Ils commençaient à réaliser que leur chef n'était qu'un enfant capricieux face à une reine de pierre. Giacomo sentit le basculement.

— Ce banquet est une farce. Je prends l'entrepôt de Nola.

— L'entrepôt de Nola est vide, Giacomo. J'ai déplacé les stocks hier soir. Les camions sont déjà en route pour l'Albanie. Tu voulais la force, j'ai choisi le mouvement. Tu peux régner sur des murs vides.

Le visage de Giacomo vira au rouge sombre. Il fit un pas vers elle, mais deux des Oncles se levèrent. Un mouvement lent, lourd de siècles de discipline.

— Assieds-toi. Mange ton poisson. C'est le dernier repas que tu prendras dans cette maison en tant que fils.

Il se rassit, le corps tendu comme un ressort. Le blanc de la chair était immaculé, presque offensant.

— Pourquoi tu fais ça ? murmura Giacomo, sa voix perdant de son assurance. Je suis ton sang.

— C'est parce que tu es mon sang que je ne te laisse pas détruire ce que ton père a mis trente ans à bâtir. Tu as voulu jouer au plus fort, mais la force sans la ruse, c'est juste un animal qu'on abat pour la sécurité de la ferme.

Lucia se leva. Elle contourna la table, ses pas étouffés par le tapis épais. Elle se pencha à son oreille, son souffle froid contre sa peau chauffée par le soleil.

— Tu es un fantôme, Giacomo. Quitte ma table. Va faire tes vidéos. Mais ne reviens plus ici sans avoir appris à te taire.

Giacomo se leva d'un bond, bousculant son verre. La tache rouge s'étendit sur la nappe comme une blessure par balle.

— Tu vas regretter ça. Je vais tout brûler.

— On ne brûle pas ce qu'on ne possède pas.

Il sortit en trombe. Quelques secondes plus tard, le hurlement des T-Max déchira à nouveau le silence de Posillipo. Lucia resta debout, fixant la tache de vin.

— Don Vincenzo. Envoyez quelqu'un surveiller Nola. Il va essayer de le brûler par dépit. Qu'il le fasse. C'est assuré au triple de sa valeur.

Elle descendit vers les fondations de la maison, là où derrière une porte de fer massif se trouvait la pièce chargée de classeurs noirs. L'odeur sentait le papier vieux et la moisissure. Lucia alluma une ampoule nue. Elle entendit un bruit de pas. Un craquement. Elle tira un Beretta 70 d'un tiroir secret.

Une silhouette se découpa dans l'encadrement. Un gamin de seize ans, un tatouage de larme sous l'œil gauche. Il tenait un téléphone d'une main et un pistolet-mitrailleur de l'autre.

— Giacomo a dit que t'étais là, la vieille. Il veut que je montre en direct comment la reine descend de son trône.

— Tu t'appelles Antonio Rossi, dit Lucia d'une voix traînante. Ton père travaille aux chantiers navals. Ta mère vend des cigarettes de contrebande sur la via Toledo.

Le téléphone du gamin trembla.

— Je reconnais cette montre, Antonio. C'est celle que ton père a reçue pour ses vingt ans aux chantiers. Ne la salis pas avec mon sang. Si tu appuies sur cette détente, ta sœur n'ira jamais à l'école d'infirmières. Elle finira dans un bordel de Castel Volturno pour payer ta dette de jeu de la place Garibaldi.

Le silence dans la cave devint étouffant. Lucia posa une liasse de billets de cent euros sur le bureau.

— Pose ton jouet. Prends ça. Dis à Giacomo que la cave était vide. S'il te croit, tu vis.

Le gamin abaissa son bras et éteignit l'enregistrement. Il s'empara de l'argent et recula vers la porte. Lucia attendit que le bruit de ses pas s'efface. Vincenzo apparut quelques minutes plus tard.

— Il est sorti, Donna Lucia.

— Bien. Faites-le suivre. S'il parle, tuez-le. S'il se tait, laissez-le se perdre dans le Nord. Giacomo a envoyé un gamin pour me tuer. Il délègue sa haine à des sous-traitants. C'est un signe de mépris. Et le mépris est la seule chose que je ne pardonne pas.

Elle remonta dans le hall. Elle regarda par la vitre teintée de la Mercedes les lumières de Naples.

— Vincenzo. Appelez nos contacts. Je veux que tous les comptes associés à Giacomo soient signalés, bloqués, supprimés. Je veux qu'il devienne un fantôme numérique.

La voiture plongea dans les entrailles de la ville. Giacomo fut ramené à la villa quelques heures plus tard, neutralisé par un éclair d'acier de Vincenzo dans l'épaule. Il n'était plus le prince de la Camorra 2.0, mais un garçon de dix-neuf ans hurlant dans

une cave à huile.

Lucia s'installa devant son bureau, seule dans le silence de la pierre et de la soie. Elle ouvrit son grand livre de comptes. À la page du jour, elle inscrivit un seul mot, d'une écriture fine et acérée :

Solde reporté.

Chapitre 10

Chasse à Courre

Le soleil de Naples n'éclaire pas. Il dévore. Il tape sur le marbre de la terrasse avec la régularité d'un marteau de forgeron. Lucia est une tache d'ombre sur la pierre blanche. Immobile. Définitive. Devant elle, un café noir dont la vapeur s'éteint dans l'air saturé de sel.

Sur la table, trois téléphones jetables vibrent à tour de rôle. Des insectes en agonie. À ses pieds, Marco pianote sur un clavier. Ses yeux sont rouges, injectés de la lumière bleue des serveurs.

— Enzo 'o Nano est tombé, murmure Marco.

— Comment ?

— La vidéo de la Villa Literno. On l'a injectée partout. Telegram, TikTok, les groupes de quartier. Il pleure devant les douaniers. En boucle.

— Les réactions ?

— On l'appelle « la pleureuse ». Ses propres soldats lui crachent dessus. Il est terré à Portici.

— Suivant, dit Lucia. Sa voix est un frottement de papier de verre.

— Ciro le Beau. On a publié ses relevés. L'argent qu'il volait à Giacomo pour ses dettes de jeu.

— La trahison est une marchandise qui se vend mal. Coupe tout.

Lucia regarde la baie. Le Vésuve est un juge qui attend son heure. Elle ne ressent aucun triomphe, seulement la satisfaction d'un comptable rectifiant une erreur d'écriture. Giacomo a cru que le pouvoir était une question de bruit. Il a oublié qu'à Naples, le vrai pouvoir réside dans le silence.

Quartieri Spagnoli. L'air est une soupe de friture et d'humidité. Giacomo marche vite. Son t-shirt de créateur colle à sa peau. Il tient son iPhone comme une arme, mais l'écran affiche le vide.

D'habitude, les ruelles s'ouvrent devant lui. Aujourd'hui, les rideaux de fer s'abattent. Un fracas de métal qui résonne comme un couperet.

— Oh ! Nando ! crie-t-il vers un gamin en scooter.

Le petit accélère. Giacomo l'attrape par l'épaule. Nando sursaute, les yeux écarquillés par une peur qui n'est plus du respect. C'est de la répulsion.

— Laisse-moi, Giacomo. On a vu les vidéos. Ciro a balancé pour la dope coupée au plâtre. On n'est pas des clochards.

Le gamin se dégage. Il crache sur les baskets à huit cents euros de Giacomo. Le geste est une sentence de mort sociale.

— Tu n'es plus rien, Giacomo. Juste un gosse qui joue avec un téléphone.

Giacomo reste planté là. Le soleil lui tape sur la nuque. Il tente de lancer un direct. « Compte suspendu ». La panique monte, un goût de bile. Il n'est pas traqué par des tueurs. Il est effacé.

Il s'engouffre dans une venelle sombre, cherchant une ombre, un allié. Il aperçoit Enzo à la terrasse d'un café. Giacomo s'approche, le souffle court.

— Enzo, on doit bouger. On va aux entrepôts...

Enzo ne lève pas les yeux de son expresso. Il pose un billet sur la table et se lève.

— Ta mère a déjà payé les arriérés, Giacomo. Personne ne répondra plus à tes messages. Pour nous, tu es déjà mort. Tu es juste trop stupide pour t'allonger.

Enzo s'éloigne sans un regard en arrière. Giacomo est seul au milieu de son empire de pixels, entouré de murs de pierre qui se resserrent.

Deux hommes sortent de l'ombre d'un porche. Ils ne portent pas de cagoules, mais des costumes sombres, bien coupés. Des hommes de l'ancien temps.

Giacomo porte la main à sa ceinture, là où son Glock est logé.

— Ne fais pas ça, petit, dit l'un d'eux.

L'homme saisit le poignet de Giacomo. Un craquement sec. L'os cède. Le pistolet tombe sur le pavé avec un bruit dérisoire. Giacomo ne crie pas. Le choc est trop pur. L'homme ramasse l'arme et la jette dans une bouche d'égout.

— Ta mère dit que les jouets, c'est pour les enfants qui sont sages.

Ils le traînent vers l'escalier de la villa. La descente vers la cave est un retour aux sources. L'air y est dense, chargé d'odeur de soufre et de terre humide. Lucia l'attend. Elle est debout près d'une table basse où repose un verre d'eau.

Giacomo est jeté sur une chaise. Ses yeux cherchent un angle de caméra, un dernier reflet, mais il n'y a que l'ampoule nue qui oscille.

— Maman... la gorge sèche.

Lucia saisit le verre d'eau. Giacomo se penche, les lèvres tendues. D'un mouvement lent, elle incline le récipient. L'eau se déverse sur le sol de terre battue. La poussière l'avale en quelques secondes.

— Le sang est une eau que l'on ne peut pas racheter, Giacomo. Tu as voulu faire du bruit dans une maison qui exige le silence.

Elle sort un coupe-papier en argent. Elle s'approche et, d'un geste chirurgical, lui entame la joue. Une coupure fine, nette. Le sang perle, rouge vif sur la peau pâle.

— C'est ton premier tatouage réel. Il dit que tu es à moi. Mais il dit aussi que tu n'es plus mon fils. Tu es un actif toxique. On ne tue pas ce qui n'existe plus.

Elle lui désigne le tunnel qui mène aux ruelles.

— Pars. Va voir si la réalité a un filtre pour soigner ta plaie.

Lucia remonte les marches. Elle laisse derrière elle l'obscurité et le fils qu'elle a démantelé. En haut, le salon est baigné d'une lumière d'or. Elle s'assoit devant son bureau, ouvre son registre et prend son stylo.

Elle raye le nom de Giacomo d'un trait noir. Elle ne se demande pas s'il a froid, s'il a peur, ou s'il survivra à la nuit. Un empire ne s'effondre pas par la violence, mais quand ceux qui le dirigent préfèrent l'image à la structure.

Elle lissa la page. Le papier crissa. Dans le silence de la villa, c'était le seul bruit qui comptait. Le bruit d'un empire qui se recalibre.

Dehors, le soleil se couche sur le Vésuve. La ville gronde, indifférente. Le sel ronge le fer, la trahison ronge les cœurs, et Lucia, la Veuve, règne sur les décombres de sa propre lignée. Elle tourne la page du registre. Le chapitre est clos. Le bilan est exact. Elle est seule, et c'est là sa plus grande victoire.

Chapitre 11

La Dernière Cène

L'air à l'intérieur de Santa Maria delle Anime del Purgatorio ad Arco ne se respire pas, il se mâche. C'est un mélange de suie, de cire et d'une humidité froide qui remonte des entrailles de Naples. Dehors, le soleil de juillet transforme la Via Tribunali en une mélasse poisseuse. Ici, le temps a la consistance du plomb.

Giacomo est accroupi contre le socle de marbre du tombeau de son père. Il halète. Le bruit de son souffle est une scie qui déchire le silence. Son tee-shirt de soie colle à son dos. Dans sa main droite, son iPhone chauffe. Une notification brille : une vidéo de son dernier raid à la Sanità tourne en boucle. Trois mille partages. La gloire virtuelle a un goût de fer.

Un bruit sec. Le claquement d'un talon sur la dalle. Giacomo sursaute. Son Glock 17 racle le sol. Ses doigts glissent sur la culasse. L'adrénaline de ses vidéos TikTok s'est évaporée.

— Reste assis, Giacomo. Tu vas te faire mal.

La voix de Lucia est une lame. Elle émerge de l'ombre d'un pilier, portant le deuil comme une armure. Elle n'a pas d'arme, seulement un dossier en cuir usé. Elle s'arrête à trois mètres.

— Tu m'as trouvée, murmure Giacomo. Sa voix déraille.

— Tu n'es pas caché. Tu es en exposition. Tu as toujours aimé qu'on te regarde.

Elle désigne le monument funéraire de Pietro. L'homme qui a régné vingt ans sur les docks. Le père.

— Papa n'aurait jamais laissé les chiens m'encercler, crache le fils. Il aurait brûlé la ville pour moi.

Lucia esquisse un sourire sans chaleur. Elle pose ses doigts gantés sur une *capuzzelle* en bronze, le métal froid des dévotions morbides.

— Ton père était un comptable qui se prenait pour un poète. Il ne brûlait rien. Il gérait des stocks. Et quand les stocks ont manqué, il a fait ce que font les hommes qui ont peur de la cellule.

— Tais-toi.

— Regarde-moi, Giacomo.

C'est un ordre. Elle ouvre le dossier et jette une liasse de feuilles aux pieds de son fils. Des relevés, des écoutes. Giacomo en ramasse une. Ses mains tremblent. Il lit des chiffres, des dates, des noms.

— Ton père s'apprêtait à signer un accord avec le procureur de Salerne. Deux semaines avant sa mort. Il avait déjà donné trois noms. Tes oncles. Il avait réservé une villa à l'autre bout du monde. Pour lui. Pas pour nous.

Les papiers s'éparpillent comme des colombes mortes. Le mythe du guerrier s'effondre.

— C'est faux, bafouille Giacomo.

— Les morts ne mentent pas. Seuls ceux qui cherchent la gloire sur un écran mentent.

Toi, tu as voulu restaurer un honneur qui n'existait plus. Tu as fait couler le sang pour un fantôme qui t'aurait sacrifié à la première sirène.

Lucia sort un Beretta 92FS de son sac et le pose sur le rebord du tombeau. À côté, elle place une unique cartouche de 9mm. Le laiton brille sous le filet de lumière du dôme.

— Le clan réclame ta tête. Pas parce que tu as tué, mais parce que tu as été stupide. La violence qui ne rapporte rien est un péché. La violence qui nous expose est une sentence.

Giacomo regarde l'arme, puis sa mère. Ses yeux se remplissent de larmes.

— Tu es ma mère.

— Je suis la régente. Et la régente n'a pas de fils quand il met en péril l'empire. Tu as deux chemins. Le premier : tu prends cette balle et tu pars. Un chauffeur t'attend. Un cargo part pour la Libye. Tu ne reviendras jamais. Tu vivras dans la poussière, comme un rat. Mais tu vivras.

Giacomo fixe le pistolet. Pour lui qui ne vit que par les "likes", l'anonymat est une agonie.

— Et le deuxième ?

— Le deuxième, c'est l'honneur. Tu restes ici. Tu finis ce que tu as commencé. Tu choisis ton heure. Et demain, je t'organiserai les plus belles funérailles que Naples ait vues. Ton visage sur tous les murs des Quartieri. Tu deviendras une légende. Choisis, Giacomo. Le néant ou le marbre.

Elle se détourne. Ses talons résonnent contre la pierre. Elle atteint la porte de la sacristie.

— Maman ! Est-ce que tu m'as jamais aimé ?

Lucia s'arrête, le dos droit. Elle revoit Giacomo enfant sur la plage de Posillipo. Elle l'avait giflé pour l'empêcher d'approcher des vagues.

— L'amour ne paie pas les factures, Giacomo. Ni les avocats. Ici, il n'y a que la survie.

Elle disparaît dans la cour.

Giacomo reste seul. Le silence revient, épais. Il regarde son iPhone. L'écran s'éteint. Il prend la balle et l'insère dans le chargeur. Le clic métallique est le son le plus net qu'il ait jamais entendu. La réalité reprend ses droits sur le virtuel.

Il se lève, les jambes flageolantes. Il porte l'arme à sa tempe. Le canon est une morsure de glace. Il ferme les yeux. Pour la première fois, il ne pense pas à la caméra. Il pense à l'odeur du café dans la cuisine de sa grand-mère.

Il appuie sur la détente.

Le coup de feu claque, sec, comme un impact dans un mur de béton. Les pigeons s'envolent du dôme dans un froissement d'ailes.

Dans la cour, Lucia ne tressaille pas. Elle marche vers sa voiture. Elle monte à l'arrière.

— Appelle les pompes funèbres, dit-elle au chauffeur. Et commande des lys blancs. Beaucoup de lys.

La Mercedes glisse sur les pavés du Largo San Gaetano. À l'intérieur, Lucia écrase

un pli de sa jupe du plat de la main.

— Prends par la Via dei Tribunali, Carmine. Je veux voir la ville.

Dans la crypte, Ciro entre par la sacristie. Il porte des gants en latex. Il regarde le corps de Giacomo, marionnette aux fils coupés. Le téléphone du garçon vibre au sol. Une photo de fille, un "cœur" rouge qui clignote. Ciro lève son richelieu et écrase l'appareil de tout son poids. Le craquement du plastique clôt le spectacle.

— Ramassez-le, ordonne Ciro. À l'acide pour le sang. Je veux que cette pierre soit plus blanche que le jour de sa consécration.

À la villa de Posillipo, Lucia s'assoit face au Vésuve. Elle ne prend pas la main de sa servante.

— Apporte-moi le grand livre rouge, Nunzia. Et prépare ma robe de deuil. La lourde.

— Pour le petit ?

Lucia boit son café noir. Elle savoure la brûlure.

— On ne porte pas le deuil d'un homme, Nunzia. On porte le deuil d'une époque.

Le téléphone sonne. Don Michele, le doyen de la Cupola. Elle laisse sonner dix fois avant de décrocher.

— C'est fait, dit-elle sans préambule. Les comptes du secteur Nord sont à jour. Les vidéos ont disparu. Les serveurs ont été rachetés. Les administrateurs ont eu des accidents.

— Tu es une femme d'acier, Lucia.

— Non, Michele. Je suis une femme de comptabilité. L'acier finit par rouiller. Les chiffres sont éternels.

Elle raccroche et se dirige vers la cuisine. Don Alfonso, le prêtre, l'attend avec son odeur de tabac froid. Il fixe sa tasse de porcelaine.

— L'évêque va poser des questions, Lucia. Une église pour un garçon comme lui...

Lucia pose sa main sur le bras du vieil homme. Sa poigne est sèche.

— L'évêque a une toiture à refaire et un neveu qui cherche un poste à la banque. Dites-lui que je m'occupe des deux. Gardez vos psaumes pour ceux qui peuvent encore vous entendre, Don Alfonso. Et finissez votre café. Les morts n'ont plus les moyens de vous payer.

Le prêtre baisse la tête. Le silence de la corruption est une vieille habitude.

Plus tard, Lucia redescend au sous-sol. Carmine s'active au-dessus d'une table en inox. Giacomo y est étendu, gris sous le néon. Lucia regarde le front de son fils. La marque violacée de l'arme.

— Habille-le avec le costume de son père, ordonne-t-elle. Celui de notre mariage.

— Il est trop grand pour lui, Donna Lucia. Il flotte dedans.

— C'est parfait. Qu'on voie bien qu'il n'a jamais pu remplir les habits d'un homme.

Elle remonte et s'arrête sur le balcon. Elle regarde les lumières de Naples. Un empire ne se gère pas avec des "likes", mais avec de la peur et de la prévisibilité. Le téléphone vibre. Son avocat.

— Dites au Maire que les condoléances se déposent à la banque, pas au salon. S'il veut que la voirie ramasse les ordures, qu'il signe le permis pour le nouveau terminal. Giacomo aimait les films, moi j'aime le béton. Le béton ne trahit jamais.

Elle raccroche. Le chapitre est clos. Le règne de l'ombre reprend ses droits. Elle est seule, mais l'empire est sauf.

Chapitre 12

L'Encens et le Plomb

Le percuteur frappa le vide. Un bruit sec, ridicule, qui résonna contre les murs de stuc de la villa comme une insulte dans une cathédrale. Un clic. Le son d'un règne mort-né.

Giacomo resta figé, l'index encore crispé sur la détente du Glock. Son bras tremblait, une vibration légère qui remontait de son poignet tatoué jusqu'à son épaule. Ses yeux, injectés de sang, fixaient le visage de sa mère. Lucia ne cilla pas. Elle restait une statue de basalte noir, coulée dans une soie qui absorbait la lumière aveuglante du midi napolitain.

— Tu as oublié de compter, Giacomo, dit-elle d'une voix aussi plate qu'une lame de rasoir. C'est le défaut de ta génération. Vous filmez tout, mais vous ne vérifiez rien.

L'air entre eux était saturé de l'odeur de l'espresso froid et du jasmin qui crevait de soif sur le balcon. Lucia fit un pas en avant. Elle n'arracha pas l'arme. Elle se contenta de réduire la distance, imposant son ombre sur le visage de son fils. Giacomo sentit l'odeur de sa mère : savon de Marseille et violette ancienne. L'odeur de la règle.

— Le chargeur est dans mon bureau. À côté des livres que tu n'as jamais ouverts. Tu voulais le trône ? Le trône, c'est de l'arithmétique, pas des vues sur un écran.

Giacomo laissa tomber ses épaules. Il ne regardait plus sa mère, mais ses propres mains, vides, qui semblaient soudain trop petites pour le polymère noir. Il n'était plus le prince des quartiers filmé en GoPro, mais un gamin de dix-neuf ans avec un jouet inutile.

— Ils t'attendent en bas, maman, cracha-t-il, la lèvre agitée. Ils ont faim.

— Tes "petits" mangent ce que je leur donne. Et aujourd'hui, le menu a changé.

Au loin, le grondement sourd d'une fanfare monta des ruelles. C'était la procession de la *Madonna Addolorata*. Un tambourinement lent, lourd, qui battait comme le cœur malade de la ville. Lucia fit un signe de tête. Le silence de la villa n'était pas du respect, c'était un linceul. Ses hommes ne répondaient plus dans l'oreillette.

D'un geste brusque, Giacomo projeta l'arme vide et sauta par-dessus la balustrade, dérapant sur les tuiles du garage avant de s'enfoncer dans le labyrinthe des ruelles. Lucia s'approcha du rebord, lissant sa robe sans un pli.

— Va, murmura-t-elle. Va vers Dieu, puisque tu refuses de rester avec les hommes.

La chaleur dans les Quartieri Spagnoli était une main de plomb. Giacomo courait, ses baskets de luxe glissant sur les pavés polis. Derrière lui, le hurlement des T-Max de la vieille garde se rapprochait. Lucia avait lâché les chiens. Il s'engouffra dans la foule de la Via Toledo, là où l'asphalte chauffé à blanc laissait place à la saturation de l'encens.

La procession arrivait. Une marée de voiles noirs portant la Vierge de Douleur couverte d'ex-voto en or. Giacomo plongea dans la masse, jouant des coudes, heurtant les porteurs congestionnés.

— Pousse-toi ! hurla-t-il.

Soudain, le rythme de la fanfare se brisa. Un premier coup de feu claqua. Sec. Précis. La balle se logea dans le montant en bois doré du baldaquin. Giacomo paniqua. Il sortit son Beretta de rechange — celui que Ciro lui avait juré chargé — et visa les

ombres sur les balcons.

Clic.

Un deuxième vide. Une deuxième trahison.

Le mouvement de foule fut brutal. Ce n'était plus une procession, c'était une bousculade de bêtes traquées. Les cris de "Madonna !" se transformèrent en hurlements de terreur. Sous le ressac humain, les porteurs vacillèrent. La Vierge de bois oscilla, puis bascula. Dans un fracas de tonnerre, la statue percuta le pavé. Le visage de la Madone se brisa, l'expression de douleur éternelle se fragmentant en mille éclats de céramique.

De l'intérieur creux de la sainte, des dizaines de sachets de poudre blanche éclatèrent, se mêlant à la poussière de plâtre et au sang des fidèles piétinés. Le secret du clan étalé dans le caniveau.

Giacomo, le visage noir de suie, parvint à s'extraire du chaos, s'engouffrant vers le port alors que les hommes de Lucia nettoyaient la rue derrière lui.

L'entrepôt de la zone franche puait le fioul et le poisson rance. Ciro attendait sous un néon grésillant, une cigarette tremblante aux lèvres. En voyant arriver Giacomo, il esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux fuyants.

— Tu es vivant, murmura Ciro. J'ai fait ce que tu voulais. J'ai...

— Tu as vidé mon arme, Ciro, coupa une voix venant de l'ombre.

Lucia sortit de derrière un conteneur, suivie d'Enzo. Ciro recula, les mains levées.

— Signora, j'ai sauvé la situation ! Le petit est instable, il allait tout gâcher. J'ai

protégé vos intérêts.

Lucia s'approcha, ses pas résonnant sur le béton huileux. Elle ne regardait pas son fils, prostré dans un coin, mais le traître qui cherchait sa place à table.

— Tu as trahi le sang pour acheter ta sécurité, *Ciro*. Un homme qui vide l'arme de son chef pour plaire à l'ennemi est un outil rouillé. Et je ne garde pas de rouille dans mes tiroirs.

Elle fit un signe imperceptible. *Enzo* ne sortit pas de pistolet. Il utilisa un surin, une lame fine de pêcheur. Le geste fut bref. Une entrée sous la clavicule. *Ciro* émit un sifflement d'air, comme une bouilloire que l'on retire du feu, et s'effondra sur les genoux. Son sang macula le ciment, s'étalant comme une écriture comptable définitive.

Lucia se tourna enfin vers *Giacomo*. Elle lui prit le *Beretta* inutile des mains et le tendit à *Enzo*.

— Va-t'en, *Giacomo*. Tu n'es pas fait pour le plomb. Tu iras à Rome, dans les entrepôts de viande. Tu apprendras à découper des carcasses mortes avant de prétendre commander aux vivants.

Giacomo ne répondit pas. Il baissa la tête, ses épaules s'affaissant sous le poids d'une insignifiance qu'il ne pouvait plus nier. Il sortit de l'entrepôt, une ombre parmi les ombres.

Seule devant le corps de *Ciro*, Lucia sortit son carnet de cuir. D'un geste sec, elle barra un nom. La ligne était enfin droite. Elle remonta dans sa Mercedes, lissant sa robe noire.

— À la maison, dit-elle au chauffeur.

La voiture s'éloigna du port, laissant derrière elle les ruines de la procession et le silence des traîtres. Le soleil se couchait sur la baie, baignant Naples dans une teinte orangée, la couleur de la rouille et du sang séché. Lucia ferma les yeux, savourant la fraîcheur de la climatisation. Le bilan était lourd, mais les comptes étaient justes. Elle était la Veuve de Naples, et tant qu'elle veillerait, le monde ne serait qu'une suite de chiffres que seul le fer pouvait valider.

Chapitre 13

Le Poids de la Lignée

La gaze est collée. Une croûte de sang noir scelle le coton à la chair du bras gauche. Lucia ne grimace pas. Elle tire d'un coup sec. La douleur est un éclair de magnésium qui illumine brièvement l'obscurité de la chambre. Dans l'entrebâillement des volets, le soleil de Naples tape comme un marteau sur une enclume. C'est une lumière sale, chargée de poussière et de promesses de mort.

Elle regarde la plaie. La balle a traversé le gras, épargné l'os, mais emporté sa patience. Lucia attrape une bouteille de grappa sur la table de chevet. Elle verse le liquide sur le trou. L'odeur de l'alcool fort se mélange à celle de la sueur et de la charogne qui monte des ruelles des Quartieri Spagnoli.

On frappe à la porte. Trois coups. Secs.

« Entre, Enzo. »

Enzo est une ombre grise sur un mur de chaux vive. Il porte un carton sous le bras. Ses yeux ne quittent pas le sol. Il a vu Lucia naître, il l'a vue pleurer une seule fois, le jour où le plomb a refroidi son mari. Aujourd'hui, il ne voit qu'une femme blessée qui refuse de s'asseoir.

« Le médecin attend en bas, Donna Lucia. »

« Le médecin peut attendre que l'enfer gèle. Pose la boîte là. »

La boîte atterrit sur le marbre avec un bruit de papier lourd. Lucia l'ouvre. À l'intérieur, des fragments d'un temps aboli. Giacomo à trois ans sur la jetée de

Mergellina. Giacomo à dix ans, les yeux déjà fuyants. Elle effleure le papier. Ses doigts ensanglantés marquent le visage de l'enfant d'une empreinte pourpre. Elle ne voit plus un fils, mais une erreur comptable. Un investissement gâché par le bruit des réseaux sociaux et la frime des écrans.

« Sortons. »

Elle ne met pas de veste. Elle veut qu'ils voient le bandage. Dans la cour de la villa, dix hommes attendent. Des visages burinés habitués au métal. Le silence est physique. On pourrait le trancher avec un rasoir. Au centre, un brasero dévore l'oxygène.

Lucia descend les marches. Chaque pas résonne. Elle porte la boîte comme un cercueil. Elle s'arrête devant le feu. Les flammes dansent dans ses pupilles, deux points oranges dans un regard de glace.

« Regardez-moi », ordonne-t-elle. Sa voix est basse, dépouillée de mélodie.

Les hommes lèvent les yeux. Ils voient la Veuve. Ils voient le sang qui tache le coton blanc. Elle sort la photo de la communion. Giacomo sourit au milieu de la dentelle.

« Cet enfant est mort », dit-elle.

Elle lâche le papier. La flamme le happe. Le visage de Giacomo disparaît dans une volute de fumée âcre.

« Ce garçon n'a jamais existé. Il n'a jamais marché dans ces couloirs. Il n'a jamais porté mon nom. »

Un jeune soldat, Pietro, remue au fond des rangs. Ses mains tremblent. Lucia s'approche de lui. En un éclair, sa main saine saisit le col du garçon et le projette

contre la pierre volcanique du mur. Le choc est sourd. Elle écrase son visage contre le crépi chaud.

« Tu as quelque chose à dire sur le sang, Pietro ? » murmure-t-elle. « Ou tu veux que le tien coule jusqu'à ce que tu oublies ton propre prénom ? »

Elle le lâche. Pietro s'affaisse, haletant. Lucia se tourne vers Enzo.

« Brûle le reste. Chaque page. Chaque cheveu. Que la cendre soit tout ce qu'il reste de lui. »

Le convoi quitte la villa vingt minutes plus tard. La Mercedes noire fend les ruelles des Quartieri Spagnoli comme un requin. Les rideaux de fer des boutiques se baissent. Les vieilles femmes font le signe de croix. Devant le "Circolo del Falco", un portrait de Giacomo défigure un mur. Immense, arrogant, une couronne de laurier sur la tête.

« Effacez ça », dit Lucia.

Des hommes en bleu descendent des voitures de queue. Ils aspergent le mur de peinture grise, une couleur de ciment, de tombeau. En quelques minutes, il ne reste qu'un rectangle sale. Giacomo n'est plus un prince, il est une cicatrice sur le crépi.

Dernière étape : l'église de Santa Maria delle Anime del Purgatorio. Lucia entre seule. L'odeur de cire froide la frappe. Le vieux prêtre, Don Salvatore, se fige devant l'autel.

« Je ne viens pas pour une confession, Salvatore. »

Elle s'avance vers le registre des baptêmes. Dix-neuf ans plus tôt. Elle sort un stylo-plume. D'un geste sec, elle barre le nom de Giacomo. Un trait noir, épais,

définitif. Elle arrache la page. Le bruit du papier qui se déchire résonne sous la coupole comme un coup de feu. Elle froisse le document et le laisse tomber dans le bénitier. L'encre bave dans l'eau, créant des nuages sombres, un venin qui se répand.

« On ne tue pas un spectre, Lucia », murmure le prêtre.

« On ne tue pas un spectre, Salvatore. On l'exorcise. »

De retour à la villa, le soir tombe comme un linceul pourpre. Lucia est assise dans son bureau devant le grand livre de comptes en acajou. Don Calogero l'attend, appuyé sur sa canne au pommeau d'argent.

« Tu es allée loin aujourd'hui », dit le doyen. « Les vieux disent que c'est de la folie. »

« Les vieux ont la mémoire courte, Calogero. Giacomo était une fuite dans le système. On ne répare pas une fuite, on change la tuyauterie. »

Elle ouvre le registre à la première page. L'arbre généalogique est dessiné à l'encre soignée. Elle cherche le nom de Giacomo. Elle trace une ligne horizontale. Une barre noire. Une annulation.

Calogero soupire, une plainte de vieux cuir. « À force de tuer tout ce qui est humain en toi, tu finiras par devenir une cible que personne n'hésitera à abattre. »

« On a besoin de crainte pour régner, Calogero. Pas d'amour. »

Elle reste seule. Dans la cour, le brasero finit de dévorer les dernières fringues de luxe et les souvenirs. La fumée monte vers le ciel bleu azur, se diluant dans l'air de Naples. Lucia regarde son reflet dans la vitre. Elle ne voit plus la mère qui a autrefois bercé un enfant. Elle voit une entité sans cœur.

Elle prend sa plume. Il y a des cargaisons à acheminer, des politiciens à tenir par la gorge, un empire à stabiliser. Le silence est enfin revenu. Giacomo a voulu le spectacle, elle lui a offert l'oubli. C'est la plus cruelle des exécutions.

Elle était devenue la loi, le juge et le bourreau. Elle était devenue Naples elle-même : une beauté cruelle qui dévorait ses propres enfants pour ne jamais mourir.

Chapitre 14

Ciel de Soufre

Le ciel au-dessus de la zone industrielle de San Giovanni a Teduccio n'avait plus rien d'italien. C'était une nappe de plomb fondu, un jaune d'iode et de soufre qui pesait sur les hangars rouillés du chantier naval désaffecté. L'air était si épais qu'on aurait pu le trancher au rasoir. Une odeur de fioul lourd et de varech en décomposition montait des bassins d'eau morte, là où les carcasses de chalutiers achevaient de se faire dévorer par le sel.

Lucia descendit de l'Alfa Romeo noire sans faire de bruit. Elle marchait avec cette légèreté arachnéenne que seule la certitude du pouvoir confère. Elle portait son deuil comme une armure. Une robe en soie de chez Scervino, noire comme une nuit sans lune, et un foulard de dentelle qui retenait ses cheveux. Ses yeux, deux perles de verre dépoli, balayèrent l'immensité du hangar n°4.

À ses côtés, Pasquale ne disait rien, mais ses phalanges blanchissaient sur la crosse de son **ferro** dissimulé. Derrière eux, quatre ombres se détachèrent des piliers. Des hommes sans nom, aux visages mangés par la pénombre, portant des fusils de chasse dont le canon brillait d'un éclat gras.

« Il est là ? » demanda Lucia. Sa voix était un murmure.

« Tout au fond, Donna Lucia. Il tourne ses vidéos. » Pasquale évita son regard, les yeux fixés sur le béton fissuré. « Les autres ont senti le vent tourner. Ils sont partis dès que les nuages ont viré au soufre. »

Lucia hocha la tête. Elle ne ressentait aucune colère. La colère est une émotion de

pauvre. Elle pensait aux grands livres de comptes qu'elle avait refermés ce matin. La colonne des pertes était trop longue. Giacomo était devenu un passif. Et dans le *Sistema*, un passif se solde.

Ils s'avancèrent dans la cathédrale d'acier. Au centre de l'espace vide, un halo bleuâtre, électrique, jurait avec la solennité des ruines. Giacomo était debout sur une caisse de transport en bois pourri. Devant lui, un trépied maintenait un smartphone. Trois projecteurs LED inondaient son visage d'une clarté de morgue. Il transpirait. La sueur traçait des sillons sales dans le fond de teint qu'il s'était appliqué.

« Regardez bien ! » hurla Giacomo à l'objectif. Sa voix déraillait. « Regardez la peur changer de camp ! Le vieux monde crève ! On est trois mille en direct ! »

Il brandit un pistolet-mitrailleur chromé, une arme de parade, ridicule. Lucia s'arrêta à la limite du cercle de lumière. Giacomo sursauta, l'arme balayant l'air avant de se figer vers sa mère. Sur l'écran, les commentaires défilaient à une vitesse folle : une traînée de sang numérique.

« Reste pas là, maman ! » cria-t-il, un rire nerveux tordant ses lèvres. « Tu vois le compteur ? Quatre mille ! Ils m'aiment. »

« Ils attendent de te voir mourir, Giacomo. C'est le seul spectacle qui ne s'essouffle jamais. »

Elle fit un pas. Pasquale et les autres formèrent une demi-lune autour du gamin. Pasquale avait la main qui tremblait imperceptiblement, un signe de nervosité qu'elle nota sans ciller.

« Tu n'es qu'un reflet, Giacomo », reprit Lucia d'un ton clinique. « Et les reflets s'éteignent avec la lumière. »

« Tu dis ça parce que tu as peur ! » Il braqua l'objectif vers elle. « Regardez ! La Veuve ! Elle vient me supplier ! »

Giacomo regarda l'écran. Son visage se décomposa. La connexion vacillait. Le cercle de chargement tournait. La gloire était suspendue à un bit de donnée égaré.

« Le sang ne se filme pas, Giacomo », dit Lucia. Elle était maintenant à trois mètres. « Le sang se boit en silence. C'est ce que ton père a essayé de t'apprendre avant que tu ne décides que ton image valait plus que ton nom. »

Le garçon leva les yeux. Il y avait une détresse immense dans son regard. Il pointa son arme chromée vers Lucia.

« Je vais le faire, maman. Je vais montrer que je suis plus fort. »

Lucia ne cilla pas. Elle consulta mentalement son emploi du temps pour le lendemain. Elle ne craignait pas la balle ; elle craignait la médiocrité de cette scène.

« Ton père savait quand se taire », dit-elle simplement.

Un éclair déchira le ciel. Le tonnerre suivit instantanément. Giacomo sursauta. Ce ne fut pas un grand geste de cinéma. Pasquale bougea avec une économie de mouvement apprise dans les ruelles. Un claquement sec. Un bruit de fond qui se perdit dans l'écho du tonnerre.

Giacomo s'affaissa, comme si on avait retiré les fils. Son arme chromée tomba avec un bruit de ferraille inutile. Lucia regarda sa montre. Elle était déjà passée à l'étape suivante.

« Effacez tout », dit-elle à Pasquale sans regarder le corps. « Les serveurs, les comptes, les traces. Que son nom disparaisse avant l'aube. »

« Et le corps, Donna Lucia ? » murmura Pasquale, les yeux fuyants.

« La mer s'en occupera. Elle n'a pas besoin de followers pour faire son travail. »

Elle se détourna. Elle marchait vers la sortie, droite, impériale. Derrière elle, le silence revint, seulement troublé par le bruit de Pasquale qui traînait quelque chose de lourd. Le ciel finit par craquer. La pluie se mit à tomber, violente, lavant le sang et la rouille. Lucia monta dans la voiture. Le bilan était clos.

La suite du trajet se fit dans un silence de sépulcre. À l'extérieur, Naples disparaissait sous un déluge. Lucia fixa son propre reflet dans la vitre. Elle était devenue l'institution qu'elle servait. Une entité sans visage.

Elle s'arrêta à la cathédrale. À l'intérieur, l'odeur de l'encens froid l'accueillit. Elle s'avança dans l'allée centrale. Le prêtre se retourna.

« Mon fils est mort, mon père. »

Le prêtre ne fit pas de signe de croix. Dans ce monde, la croix ne sert qu'à marquer les tombes.

« Je sais », répondit-il. « Les réseaux en parlaient. Le signal s'est coupé. »

Lucia déposa le smartphone de Giacomo sur le bois du confessionnal. Un objet vulgaire.

« Brûlez ceci », dit-elle. « C'est le testament d'un idiot qui croyait que le monde était un écran. »

« Et pour lui ? Une messe ? »

Lucia regarda la statue de la Madone.

« Non. Juste le silence. »

Elle quitta l'église, sa robe laissant une traînée d'eau sur le marbre. Dehors, l'orage s'éloignait vers Capri. Elle rentra à la villa de Posillipo, ce mausolée de nacre dominant la baie.

Elle entra dans le bureau de son défunt mari. Elle s'assit derrière le bureau en chêne. Elle se servit un verre de grappa, les mains immobiles. On frappa. L'Oncle Pietro entra, s'appuyant sur sa canne.

« Les comptes sont propres ? » demanda-t-il d'une voix de papier de verre.

« Le numérique s'est évaporé. Il ne reste que la pierre et le fer. »

Pietro hocha la tête. « Tu as bien fait. Le *Sistema* n'aurait pas survécu à un bouffon. »

Lucia fixa son verre. Elle se leva pour regarder la baie. En bas, la ville semblait une mer de braises. Elle était désormais la seule gardienne, la veuve éternelle d'une ville qui ne pardonne jamais.

Elle se déshabilla avec des gestes mécaniques. Le sommeil ne vint pas. Elle écoutait les bruits de la villa. Soudain, une vibration. Sous le lit.

Elle se pencha. Ses doigts rencontrèrent un objet froid. C'était le second téléphone de Giacomo, celui qu'il utilisait pour ses réseaux privés. Une notification éclairait l'obscurité. Une vidéo programmée.

« Salut maman. Si tu vois ça, c'est que tu as gagné. »

Lucia sentit un froid polaire. Elle ne toucha pas à l'écran. Elle fixa la lumière bleue qui pulsait.

« Mais souviens-toi : le cloud ne meurt jamais. »

Un décompte s'affichait. Un lien vers un serveur sécurisé. La comptabilité noire, les noms des politiciens, les preuves des purges. Tout était là, prêt à être envoyé à Interpol et aux Carabinieri. Le testament de l'idiot était une bombe à retardement. Giacomo n'avait pas cherché à la battre par la violence, mais par la visibilité.

Lucia fixa le décompte. *04:59... 04:58...*

Elle ne paniqua pas. Elle n'appela pas ses techniciens à Londres. Elle savait que le cryptage de son fils était sa seule œuvre d'art réussie. Elle se leva, nue dans la lumière blafarde de l'écran. Elle descendit au sous-sol, prit un passeport, une liasse de devises et une clé USB contenant ses propres leviers.

Elle quitta la villa alors que l'aube pointait, une ligne de soufre à l'horizon. Elle ne prit pas l'Alfa Romeo, mais une Fiat anonyme.

Elle s'arrêta à un café près de la gare. À la télévision murale, les premières images du hangar passaient déjà. Une silhouette floue, une ombre s'éloignant des corps.

Lucia ne sourit pas. Elle ne se sentait pas légère. Elle intégra cette nouvelle donne comme une écriture comptable complexe, un risque majeur qu'il fallait désormais gérer par l'endurance. L'empire s'effondrait par les pixels, mais elle restait la structure.

Elle laissa le téléphone de Giacomo sur le zinc du bar, paya et sortit. Derrière elle, l'écran s'illuminait de mille révélations, mais elle marchait déjà vers les quais.

Le chapitre de Giacomo était clos. Le sien redevenait une lutte brute pour la survie. Elle n'était plus une reine, mais un fantôme. Et les fantômes sont impossibles à tuer. Elle monta sur le premier ferry en partance, le regard fixé sur la ligne d'horizon, prête à rebâtir sur les cendres du spectacle.

Chapitre 15

L'Héritage de Cendre

L'aube n'est pas une caresse à Naples. C'est un scalpel. Elle tranche l'obscurité au-dessus du Vésuve avec une précision chirurgicale, révélant la crasse des toits et l'éclat indécent de la mer. Lucia était debout bien avant la lumière. Elle ne dormait plus ; le sommeil est une reddition qu'elle ne pouvait plus se permettre.

Elle était assise sur le balcon en fer forgé de la villa de Posillipo, là où le sel de la Méditerranée ronge le métal jusqu'à l'os. Sous ses doigts, la pierre était encore tiède de la chaleur de la veille, une chaleur poisseuse qui refusait de quitter la ville. Devant elle, sur la table en marbre veiné, une tasse de café. Noir. Serré.

La ville, en bas, commençait à s'ébrouer. Giacomo n'était plus là pour salir le silence avec son narcissisme de poudre et de pixels. Son fils avait été une erreur de calcul, un bug dans la gestion des actifs du clan. Il avait confondu le pouvoir avec le nombre de vues sur un écran, oubliant que l'Omertà ne survit pas à l'ère de l'image.

Un bruit de pas feutrés se fit entendre. Donato se tenait là, chapeau à la main.

— Le café est froid, Donato, dit-elle simplement.

L'homme comprit le sous-texte. Le deuil était clos. L'heure des inventaires avait sonné.

— La Mercedes est prête, Donna Lucia.

Le trajet vers Santa Maria della Sanità se fit dans un silence de crypte. À travers les

vitres teintées, Lucia regardait Naples. Elle ne voyait plus des rues, mais une architecture de dettes croisées. Ici, un sénateur lié par une compensation occulte ; là, un promoteur dépendant d'une titrisation de dettes que seule sa holding luxembourgeoise pouvait garantir. Giacomo avait voulu la gloire. Elle, elle avait choisi la permanence bureaucratique.

À l'intérieur de l'église, la température chuta. Lucia s'avança vers l'autel, une silhouette minérale parmi les ombres. Le père Alfonso s'approcha, le visage parcheminé.

— Vous venez prier pour Giacomo, Lucia ?

— Je viens payer le loyer, mon père. Dieu garde les âmes, moi je gère les comptes.

Elle déposa une enveloppe épaisse sur le rebord du confessionnal. Le sacré n'était qu'une ligne comptable de plus dans ses frais de fonctionnement. Elle sortit sans attendre de bénédiction.

Vingt minutes plus tard, elle entra dans le bureau de Maître Valente, au Vomero. L'air y était saturé d'odeur de cire et d'hypocrisie. Le notaire tremblait légèrement en ouvrant le dossier de la nouvelle marina.

— Le montage est complexe, Lucia. L'utilisation de prête-noms pour les entrepôts de la zone Sud pourrait attirer l'attention de la brigade financière...

— La brigade financière n'est qu'un coût d'exploitation, Valente. Signez.

Soudain, la porte s'ouvrit avec fracas. Russo entra. Il portait encore la sueur des Quartieri Spagnoli et la haine de ceux qui avaient suivi Giacomo dans sa dérive spectaculaire.

— Tu signes des papiers pendant qu'on efface le nom de ton fils sur les murs ? cracha-t-il. Les petits veulent leur part. On ne veut pas de tes chiffres, on veut le respect.

Lucia ne leva pas les yeux du contrat.

— Le respect est une monnaie dévaluée, Russo.

D'un geste presque imperceptible, elle pressa le bouton sous le bureau. Donato surgit de l'ombre. Deux détonations sèches, étouffées par un silencieux. Russo s'effondra sur le tapis persan. Son sang commença à imbiber la laine précieuse, une tache sombre qui s'élargissait avec une régularité mécanique.

Le notaire resta figé, la plume suspendue au-dessus du papier. Lucia, imperturbable, tourna la page du document.

— Valente, vous tacherez de faire nettoyer ce tapis. Reprenons à la clause de préemption.

Elle saisit son stylo. Pour la première fois, une micro-fissure apparut dans son masque de marbre : l'ongle de son index tapota deux fois le capuchon du Montblanc, un tic nerveux, imperceptible pour quiconque n'aurait pas partagé son sang. C'était l'unique épitaphe qu'elle accorderait à son fils.

Elle signa. Le papier gratta sous la plume. C'était fait. La mort de Russo n'était qu'un incident logistique, une régularisation de stock nécessaire.

— C'est terminé, dit-elle en se levant.

Elle sortit du bureau, laissant Donato gérer le corps. Dehors, le soleil de midi écrasait Naples. La baie scintillait, un champ de diamants bruts dissimulant la vase. Lucia

remit ses lunettes de soleil. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus une mère. Elle était l'infrastructure même du chaos organisé.

Elle remonta dans la voiture. Le cuir exhalait une odeur de bête tannée.

— À la villa, Donna Lucia ? demanda Donato en revenant, une légère trace de poussière sur sa manche.

— Non. Au port. Je veux voir l'endroit où nous allons couler les fondations du nouveau terminal.

La Mercedes s'élança. Lucia regarda le Vésuve, ce scalpel de pierre qui veillait sur son empire. Giacomo avait voulu être une idole. Elle serait une constante mathématique. L'héritage de cendre était froid, mais il était solide. Et sur la cendre, rien ne repousse, ce qui permet enfin de construire du définitif.

La ville continuait de gronder en bas, ignorante du nom de celle qui décidait de son souffle. Lucia savoura ce secret. L'anonymat était la forme ultime de la divinité. Elle ferma les yeux, bercée par le ronronnement du moteur, souveraine absolue d'un royaume qui ne portait plus de nom, mais dont chaque pierre lui devait désormais un compte.

FIN

Merci d'avoir lu "La Veuve de Naples"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)